

CAHIERS 99
METANOIA

99

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Ass. Metanoïa
Loi de 1901
Tirage : 09.99
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL

LE CORPS, L'ÂME, L'ESPRIT

3

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 112

10

RECHERCHES

H.W.L. POONJA

15

L'ANGE ET SON POÈTE, X^{ème} ELEGIE (suite et fin)

22

AU PAYS DES SOURIRES (suite et fin)

28

CONJONCTIONS

39

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

44

POESIES

50

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1998 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

LE CORPS, L'AME, L'ESPRIT

La destinée humaine est étroitement liée aux rapports du corps (soma) et de l'âme (psyché) en relation avec l'Esprit (pneuma).

Etincelle divine chez les Grecs, l'âme était éternelle. Elle était projetée, comme par accident, dans la matérialité du corps, n'ayant qu'une aspiration : retrouver son origine.

LES JUIFS

Chez les Juifs, le destin de l'homme avait d'abord une signification collective liée à : l'idée de l'élection d'Israël. L'histoire d'Israël s'ordonnait par rapport à l'espérance de la venue du Messie, le Fils de David, qui, à la fin des temps, rachèterait Israël et lui permettrait de régner sur les nations. La destinée personnelle était comme noyée dans celle du peuple. Selon les rabbins du début de l'ère chrétienne, l'homme avait une conscience qui transcendait la chair et survivait à l'usure physique et à la mort. Mais ce qui arrivait à l'âme n'avait jamais fait l'objet d'une doctrine précise. Les croyances variaient donnant lieu à des divergences théologiques souvent exacerbées par des rivalités politiques.

Ainsi, des trois grands partis d'Israël, les Sadducéens, connus pour leur attachement farouche à la suprématie de la nation élue, fondaient leur doctrine spirituelle et politique sur la fidélité inconditionnée à la lettre de la Torah de Moïse. Tout reposait sur les croyances explicitement formulées dans le Pentateuque. C'est ainsi qu'ils refusaient toute idée de survie, de résurrection des morts, d'immortalité de l'âme.

De leur côté, les Pharisiens admettaient une tradition orale à côté de la tradition écrite. Les docteurs avaient autorité pour interpréter la Torah et au besoin l'adapter aux événements de l'histoire. Ils étaient dans l'ensemble attachés à l'immortalité de l'homme ; ils croyaient à un jugement après la mort, à l'existence d'un paradis, d'un purgatoire et d'un enfer et à la résurrection des morts.

Depuis les découvertes des manuscrits de la mer Morte, à partir de 1947, la secte des Esséniens nous est beaucoup mieux connue. Nous n'avions sur elle jusqu'alors que les témoignages de Pline l'Ancien, de Philon et de Josèphe, et seul un petit cercle de spécialistes avaient lu les notices anciennes qui les concernaient. Aujourd'hui, tout est changé. Les documents nous introduisent directement au sein de

la secte et mettent en lumière leurs rites, leurs mœurs et leurs doctrines ; ils nous fournissent des renseignements sur des faits et des croyances que les auteurs anciens n'avaient pas révélés, comme ce qui a trait au calendrier religieux que les chrétiens adopteront, à l'espérance messianique, au mystérieux Maître de Justice, mis à mort cent ans environ avant Jésus et dont les fidèles attendaient le retour glorieux à la fin des temps, etc.

Ce qui, dans le christianisme, ne provenait pas du fond juif connu, pouvait apparaître comme original alors qu'il révélait, nous le savons maintenant, la continuation des croyances et des rites de l'antique secte.

On sait que les Esséniens qui menaient une vie monastique très ascétique à Qumrân se recrutaient surtout parmi les Pharisiens. Ils avaient en commun la même fidélité à la Loi, mais le relâchement du judaïsme officiel avait fini par faire croire aux Esséniens que Yahvé ne pouvait plus se compromettre avec Israël. Ils se considéraient comme la Nouvelle Alliance et ils ne pouvaient concevoir que le Messie ne vînt pas chez eux. L'imminence de la conflagration finale et du jugement se retrouve pour ainsi dire à chaque page de certains de leurs livres comme les *Hymnes*, *le Règlement de la guerre*, *l'Ecrit de Damas*. Comme les Pharisiens, ils croyaient en la résurrection des corps et au jugement final.

LES CHRÉTIENS

Avec les chrétiens, nous ne quittons pas l'univers mental des Esséniens et des Pharisiens. Saint Paul se proclame avec fierté *Pharisien, fils de Pharisien* (Ac. 23.6-9). Il se veut également de la Nouvelle Alliance (1 Co 11.25 ; 2 Co 3.6).

Il fait siennes les croyances sur la résurrection, sur les fins dernières. Mais là où il innove c'est lorsqu'il prend pour révélation directe l'apparition du Christ sur le chemin de Damas - autrement dit lorsqu'il interprète comme réel ce qui n'est qu'un songe - voyant en Jésus l'homme qui nous a rachetés par son obéissance jusqu'à la mort et que Dieu a ressuscité et glorifié. En donnant à cette mort une valeur rédemptrice et à cette résurrection le gage de notre propre résurrection, saint Paul transcendait les Ecritures. Il procédait à la manière des rabbins de l'époque, prenant ici un verset, là un fragment de phrase, les modifiant au besoin et les présentant comme des oracles ou des *dicts* divins. Cette façon d'utiliser les citations, qui révolte un esprit moderne, saint Paul la justifiait dans sa deuxième lettre à Timothée (3.16) : *Toute l'Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice*. C'est ainsi que le texte biblique : *Quiconque invoquera le nom de Yahvé sera sauvé...* (Joël 3.5), devient sous la plume de saint Paul : *Quiconque croit en lui (le Christ) ne sera pas confondu... En effet, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Rm. 10.11-13). Nous avons ici le texte qui justifie le salut par la foi.

Malgré les divergences que l'on connaît entre Paul et Pierre et entre Paul et Jacques, une christologie va s'élaborer sur la base de citations bibliques pour justifier

la passion, la mort, la résurrection et la glorification céleste de Jésus, lequel est, par un privilège unique, devenu Dieu à l'égal du Père. Pour montrer que Jésus venait réaliser les prophéties, on a amalgamé des souvenirs sur sa vie, des paroles qu'il a prononcées, des actes qu'il a accomplis avec des textes de l'Ancien Testament appropriés à la catéchèse en formation. Ce qu'il faut ajouter, c'est la puissance d'imagination qui a présidé à cette élaboration. On fait de Jésus - qui ne veut pas être le Messie (Mc. 8.20 ; Lc 9.21) - un puissant thaumaturge. Il doit justifier par des actions éclatantes sa dignité de Fils unique de Dieu, alors qu'il dit à ses disciples, prisonniers de leurs catégories mentales : *Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?* (log. 43)

Est-ce Dieu qui ressuscite son fils ou le Christ qui ressuscite lui-même ? Au fur et à mesure de l'escalade, c'est la deuxième version qui prévaut. Mais la question reste posée : *Comment Dieu peut-il mourir ?*

Seul ce qui est créé meurt et tout ce qui est créé meurt. Néanmoins, dans la perspective chrétienne, par la grâce du sang rédempteur, l'acte de foi sauve, autrement dit, il permet de passer de la mort à la vie. L'âme créée par Dieu est ainsi assurée de l'éternité bienheureuse et le corps la rejoint à la résurrection des morts pour partager son destin ; en dehors du contexte de la foi, c'est l'éternité des peines de l'enfer qui frappe et l'âme et le corps. Qui juge ? Le *credo* nous l'apprend : c'est le Christ qui, assis à la droite du Père, revient pour juger les vivants et les morts.

LES GNOSTIQUES

Comment ce qui est mortel peut-il devenir immortel ? Telle est la question que soulèvent les doctrines judéo-chrétiennes.

Comment l'âme (psyché) peut-elle être considérée comme parcelle divine alors qu'elle appartient, suivant l'étymologie même du mot, au monde psychique ? Telle est la question que soulève l'hellénisme.

La Gnose répond à l'une et l'autre de ces deux questions ; encore faut-il l'interroger comme il convient, et, pour cela, ne pas retarder indéfiniment le moment de demander à Jésus de nous en donner les clefs. Depuis quelques décennies, des événements majeurs nous incitent à ne pas maintenir la lampe sous le boisseau *afin que ceux qui vont et viennent voient sa lumière* (log. 33). Ce furent tout d'abord les découvertes des manuscrits de Qumrân qui révélèrent au monde que le christianisme puisait ses racines dans l'Essénisme à une profondeur insoupçonnée et en était en quelque sorte le prolongement. Ce fut peu après une autre découverte d'une importance incalculable : celle de Nag-Hammadi, en Haute-Egypte, qui livrait tout d'abord aux spécialistes puis au grand public une bibliothèque gnostique. Enfin, nous allions pouvoir *juger sur pièces*, car la documentation dont nous disposons jusque-là sur les gnostiques était encore plus rare que celle que nous possédions sur les Esséniens et elle nous venait de l'opposition, c'est-à-dire des Pères de l'Eglise.

Les documents sont là à notre portée, traduits, répertoriés, catalogués par les chercheurs. Or, que révèlent-ils ? Apparemment rien, en réalité *tout*. Les manuscrits de Nag-Hammadi devaient nous permettre de renouveler de fond en comble les conceptions que nous avons du gnosticisme. Historiens des religions et exégètes nous laissaient entrevoir des révélations sensationnelles. Or tout se passe comme si *le gros et bon poisson* (log. 8) avait été rejeté à la mer.

Apparemment donc il ne se passe rien, puisque les spécialistes et la très grande majorité du public minimisent ou méconnaissent la portée incommensurable de l'événement. *Si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux au fond de la fosse* (log. 34). En réalité *tout* nous est offert, ici et maintenant. Tout nous est donné, juste au moment où le vertige de l'autodestruction gagne tous les pays dits civilisés. Le *mieux de demain* auquel nous aspirions se révèle être un leurre. Il a fait du soi-disant miracle grec une sorte d'idéalisme coupé du réel : cette invitation à fuir une prison dont les murs n'existent pas est une superbe mais dangereuse illusion. Il a fait du salut judéo-chrétien *dans* et *par* l'histoire une aventure paranoïaque, donc également coupée du réel. C'est pour avoir attendu une promotion collective à venir que l'Eglise, dès le temps des apôtres - cette communauté qu'on nous a présentée déjà à l'époque de la prédication apostolique comme fraternelle, est aussi un leurre dans lequel se complaisent les schizoïdes nostalgiques - s'est orientée vers des fins dernières qui ont abouti aux « lendemains meilleurs », en réalité à un monde rongé par l'inflation, la stérilité et la vétusté.

Aux disciples qui vivent dans l'attente d'événements historiques sécurisants et posent des questions qui trahissent leurs projections, Jésus donne la réponse qui eût pu éviter au monde d'il y a deux mille ans de s'engager dans une voie suicidaire, réponse qui peut encore nous éviter, à l'approche du troisième millénaire, de sombrer dans le gouffre : *CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU, MAIS VOUS, VOUS NE LE CONNAISSEZ PAS* (log. 51). Mais cette parole essentielle a été étouffée afin que le rêve puisse prendre le pas sur la réalité. Il faut vraiment vouloir s'auto-détruire pour réduire au silence la voix du salut, la voix de la gnose éternelle.

Pour Jésus, il n'y a pas d'âme vouée avec ou sans le corps à un destin éternel. Tout ce qui est psychosomatique meurt comme meurent les plantes et les animaux et tout le monde créé. Les astres que les grecs identifiaient comme des parcelles de divinité, échappant à l'égal des âmes, à la destruction, à la vieillesse et à la mort, sont soumis comme le reste de la création à un destin temporaire. Si la science nous le dit aujourd'hui, les gnostiques l'ont dit avant elle, à commencer par Jésus :

*le ciel passera,
et celui qui est au-dessus de lui passera,
et ceux qui sont morts ne vivent pas* (log. 11.2-4).

La mort, au sens où l'entend Jésus, est la séparation de la créature d'avec l'Esprit (pneuma). Il y a là une forme d'aliénation inconsciente qui frappe souvent

d'une façon irréversible des êtres encore jeunes ; aliénation que Jésus qualifie de mort. En revanche, aussitôt après avoir dit que ceux qui sont morts ne vivent pas, il enchaîne : *Et les vivants ne mourront pas*. Ailleurs, il précise : *Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur* (log. 111). C'est le mental de l'homme (sa psyché) qui sépare ce qui, en réalité, est Un. Or séparer, diviser, établir des différences, c'est engendrer la mort : *Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ?* La question est clairement posée. Si nous persistons dans le dualisme, alors c'est la mort. Par contre, si nous faisons le deux Un, nous irons dans le Royaume (log. 22) et nous triompherons de la mort et de tous les obstacles : *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi, elle s'éloignera* (log. 106). Et Jésus nous enseigne comment nous pouvons retrouver l'unité perdue. Son message implique un retournement intérieur pour nous libérer d'un moi qui nous coupe de l'humanité et du cosmos. Ainsi donc pas de corps, pas d'âme à sauver mais son être véritable à découvrir, à reconnaître. C'était, on l'imagine, une révolution dans le monde méditerranéen partagé entre l'idéalisme grec et la révélation judéo-chrétienne du salut dans et par l'histoire. Mais ces deux conceptions de l'immortalité, qui sont à l'origine de notre civilisation, se sont répandues avec elle sur le monde, et la gnose éternelle que Jésus nous apportait a été combattue avec force par les églises pour qui le pouvoir importe plus que la connaissance. Mais le triomphe apparent et temporaire du pouvoir ne saurait nous faire oublier - surtout à un moment où il donne partout des signes de sa précarité - la nostalgie fondamentale du retour à l'Un qui est inscrite au plus profond de l'être humain. Jésus répond à cette quête essentielle. Néanmoins, s'il fallait rassurer les esprits sceptiques et hésitants sur l'authenticité et la fécondité de son enseignement, il suffirait de montrer les correspondances qu'il offre avec les grands enseignements de l'Orient¹. La fine fleur de ces enseignements nous apparaît dans les Upanishads et spécialement dans la Mandukya upanishad où l'auteur anonyme et le commentateur Gaudapâda insistent avec force sur le fait que l'immortel ne devient pas mortel, de même que le mortel ne devient pas immortel : *Aucun vivant ne prend naissance. Il ne résulte d'aucune cause. Telle est l'ultime vérité : il n'est rien qui prenne naissance*². Comment ne pas associer ces paroles à celles de Jésus : *Les vivants ne mourront pas* (log. 11), et aussi : *Heureux celui qui était déjà avant d'exister* (log. 19) ?

En nous révélant les clefs de la Gnose, Jésus fait en même temps le procès des doctrines qui veulent instaurer une forme de salut spatio-temporel. Aux disciples qui se réfèrent aux prophètes, Jésus déclare : *Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts* (log. 52). Les prophètes sont morts, corps et âme. Même Jean le Baptiste n'échappe pas au destin qui est celui des êtres psychosomatiques (voir log. 46).

Les gnostiques continueront l'enseignement de Jésus tout en l'affaiblissant souvent et parfois en le dénaturant. Lorsqu'ils parlent de l'étincelle divine soumise au corps, ils subissent nettement l'influence grecque. Selon la vraie gnose, l'Être ne se fractionne pas : je le connais, je le reconnais en me connaissant (log. 3.9-10). L'Être est souvent appelé le Père et l'ignorance porte parfois le nom de déficience. Il s'agit

toujours de retrouver l'état antérieur à la déficience. Ainsi nous lisons dans *l'Évangile de Vérité* : *Puisque la déficience est apparue parce qu'ils (les éons) ne connaissaient pas le Père, alors, s'ils connaissent le Père, la déficience, dès l'instant même, disparaît* (24, 28-32).

Les « connaissants » sont le petit nombre, mais leur rayonnement est universel même s'il ne paraît pas aux yeux du monde. On le comprend en apprenant qu'il y a identité entre le Père et le Fils, car - pour reprendre une expression chère à Maître Eckhart - le Père engendre le Fils dans l'éternité semblable à lui. Ainsi, le rayonnement du Fils est-il identique à celui du Père : il éclaire le monde entier. Or, chacun de nous est le Fils. Aussi, la dignité suprême coïncide-t-elle avec la plus extrême pauvreté : *Moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté ?* (log. 29.6-8). L'Être, n'est donc pas divisible et la doctrine des âmes, considérées comme parcelles ou étincelles divines, est une aberration aux yeux du vrai gnostique. Pour celui-ci, l'âme est l'élément qui tend à maintenir la séparation entre le corps et l'Esprit : elle constitue donc une force aliénante qui ne peut avoir part à la vie de l'Esprit. Ainsi, sans l'Esprit, le corps et l'âme sont condamnés à errer.

La hiérarchie corps, âme, esprit a donné les trois catégories d'êtres : *hyliques*, *psychiques* et *pneumatiques* que distinguent certains ouvrages gnostiques.

Notre étude s'est proposé de montrer l'originalité de l'enseignement gnostique sur la destinée humaine, plus précisément sur les rapports du corps, de l'âme et de l'esprit, dans la perspective du salut par rapport aux doctrines grecques et judéo-chrétiennes. Les découvertes récentes, la confrontation de la gnose « méditerranéenne » avec la pensée orientale permettent de conclure que l'enseignement de Jésus est à l'origine de la gnose, laquelle a ébranlé un moment le monde grec et le monde judéo-chrétien en bouleversant leur univers mental. Le salut dans le devenir a engendré la course folle de notre monde désaxé. Peut-elle être stoppée par une recherche qui, au lieu de nous projeter vers l'extérieur, nous ramène vers l'intérieur ? La question est posée à chacun d'entre nous ; la réponse, comme la question, ne peut être qu'individuelle !

Emile GILLABERT

1. Les correspondances ont été étudiées dans l'ouvrage : *Paroles de Jésus et Sagesse orientale*, Métanoia 1974, Editions Dervy 1997.

2. Mandukya upanishad, Kârîka 3.48. Voir aussi 3.47 ; 3.19 ; 3.20 ; 3.21.



COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

112

Jésus a dit :

Misérable est la chair qui dépend de l'âme !

Misérable est l'âme qui dépend de la chair !

LOGION 112

Dans la perspective dualiste chrétienne, le corps et l'âme sont opposés. La chair est dévalorisée et le sexe diabolisé au plus grand profit, ou à la plus grande perte de l'âme. L'un des premiers Pères de l'Eglise, Origène, n'a, paraît-il, pas hésité à s'émasculer pour obéir à la lettre à la parole canonique : *...il est des eunuques qui se sont eux-mêmes fait eunuques à cause du royaume des cieux* (Mt 19. 12). C'est pourtant ce même corps physique qui ressuscite à la fin des temps : *Ainsi en est-il de la résurrection des morts : semé destructible on se relève indestructible...* (I Co. 15. 42). Comprenez qui peut comprendre. Il est vrai que le christianisme n'en est pas à une absurdité près: *Credo quia absurdum...*

Chassez le naturel, il revient au galop. Un apologue, repris par Anatole France dans son roman et par Jules Massenet dans son opéra, nous rapporte la vie dissipée de Thaïs, célèbre courtisane d'Alexandrie et prêtresse de Vénus. Dans le désert, s'était retiré une petite communauté d'anachorètes chrétiens pratiquant *le mépris de la chair, l'amour de la douleur, l'austère pénitence*. Révolté par les turpitudes de Thaïs, l'un d'entre eux, Athanaël, plus ardent ou plus présomptueux que les autres, décide de ramener au bercail cette brebis égarée. Il réussit si bien qu'il parvient à convertir la pécheresse. Ne lui a-t-il pas promis la venue imminente du Christ rédempteur *comme un tressaillement dans la chair de ton âme ?*

A force de privations et de tortures (*ma chair saigne et mon âme est pleine d'allégresse*), Thaïs expire portée par les anges dans la vision des plaisirs célestes du paradis. Pendant ce temps, le moine, troublé par le souvenir du corps exquis de sa catéchumène s'est laissé entraîné par le flot des pensées luxurieuses qui ont envahi son mental. Il sombre dans les flammes de l'enfer éternel, attisées par les diables de ses désirs interdits. Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Si la chair est le tombeau de l'âme, la réciproque est tout aussi vraie. Les extrêmes se touchent et le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. L'âme qui dépend de la chair est misérable car elle est prisonnière des pulsions incontrôlées du corps. Celui qui est incapable de la moindre maîtrise de son corps est pire qu'un animal. Mais la chair qui dépend de l'âme est tout aussi misérable. Se croire capable de nier la chair par la seule volonté de l'âme (plus exactement du mental) est un leurre. Ne pas être en harmonie avec soi-même, c'est être déséquilibré. Torturer son corps relève du masochisme et revient à préparer un choc en retour redoutable. Qui veut faire l'ange fait la bête et l'histoire est remplie d'exemples d'ascètes dupés par le diable. Le contraire attire son contraire. De même que les bonnes soeurs sont les victimes favorites des exhibitionnistes de tout poil, le religieux n'est-il pas la proie privilégiée de Maya, la grande Illusion cosmique ? Qui se croit grand yogi est bien près de la chute :

*Reclus, brave ou ascète : ils ont tous succombé,
Et le yogi plongé dans sa méditation !
Dans la forêt, tu as tué l'ermite
Bien qu'il ait renoncé à tes charmes ! (Kabir)*

Toute tension mal maîtrisée aboutit à l'inverse du résultat recherché. Prisonnier de la matière, attaché aux seuls plaisirs physiques, le hylique appartient à la vile multitude, au *bétail heureux des hommes*. Il cherche à perpétuer sans cesse les plaisirs éprouvés dans le passé : *Misérable est l'âme qui dépend de la chair* ! Aspirant à dépasser ce stade, plus apte à se projeter dans le futur, mais limité au domaine mental, le psychique s'impose des règles et des contraintes afin de nier, d'occulter le physique. Il rêve d'un paradis, d'un monde meilleur, demain et ailleurs, et ne voit dans la chair qu'un obstacle à détruire : *Misérable est la chair qui dépend de l'âme* ! Le mental instable est tout aussi dangereux que la chair dévergondée.

Seul le gnostique est apte à transcender cette dualité. Celui qui a reçu la Gnose sait que le corps ne pose aucun problème pas plus que le mental. Si l'un et l'autre sont réduits à leur rôle de simple instrument, ils nous permettent tout simplement de jouer le jeu de notre incarnation. Je n'ai besoin d'eux que pour me révéler moi-même à moi-même. Je les utilise au lieu d'être utilisé par eux. Ayant fait le deux un, je suis en harmonie avec moi-même car j'ai réalisé toutes les potentialités de mon être. Mon corps est devenu le temple de l'esprit. Je ne cherche plus la vérité dans un ailleurs désincarné. Elle se dévoile en moi-même ici et maintenant. Pour reprendre la formule rimbaldienne, il m'est désormais loisible *de posséder la vérité dans une âme et un corps*. Et je peux avec Jésus m'émerveiller :

*Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles.
Mais moi, je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté..*

(logion 29)

Yves



La chair déliée de la psyché (âme) est cette merveille dont a parlé Jésus (log. 29), car elle est devenue l'occasion de l'Esprit. En revanche, la chair assujettie à la psyché est dans la misère.

La réciproque est vraie également. La psyché qui vit sous l'emprise des désirs de la chair n'est pas dans les dispositions voulues pour lâcher prise. Il lui faut connaître les compensations sécurisantes dont elle a besoin ; cependant vient le moment où elle doit consentir à se démettre : *Celui qui a trouvé le monde... qu'il renonce au monde* (log. 110).

Emile

On peut penser qu'au début de son histoire, l'homo sapiens ne se posait pas le problème de la relation âme - corps. De même que le végétal et l'animal, il devait être unifié dans son présent et son devenir.

Les choses se sont compliquées quand il est venu à se poser la question : « qui suis-je ? ». Mais surtout lorsque, ensemble, les hommes se sont mutuellement posés la question : « qui sommes-nous ? »

Certains, plus hardis, imaginatifs et plus dominateurs, ont voulu répondre pour les autres. Ce faisant, ils ont proposé, puis imposé leur propre réponse créant ainsi le principe de « Religion » ...

Au cours des siècles, aucune des trois grandes religions monothéistes issues de la Bible, n'a cependant su trouver des réponses aux principales interrogations liées à la nature humaine comme la souffrance et la mort. Aucune n'a su voir une relation entre le corps et l'âme autrement qu'en terme de « dépendance ».

La principale victime de cette cécité a été la moitié de l'humanité, à savoir... la femme ! En effet les trois religions ont été fondées sur un patriarcat absolu en référence à la genèse qui voit la femme comme un os surnuméraire de l'homme et celle par qui le péché entre dans le monde. A propos du corps et de la sexualité, les trois dogmes affichent le même malaise, les mêmes non-dit qui se traduisent par un moralisme paralysant ainsi qu'une peur de la femme, qui aboutit au mieux à son voilement et sa dépendance, et au pire à son exclusion.

Qu'est-ce que "la dépendance" sinon une attitude qui ne peut se manifester que dans la dualité car pour qu'il y ait dépendance, il faut qu'il y ait désunion intérieure ou partenaire extérieur.

Toute existence humaine s'articule en fonction de partenaires successifs familiaux professionnels, sexuels, religieux, voire mystiques ! Le psychique s'en arrange en général fort bien, mais pas le gnostique dès que celui-ci découvre qu'il n'y a pas d'individualité à part du « Tout » et qu'il ne peut donc plus être « partenaire », c'est-à-dire dépendre de quiconque ou de quoi que ce soit.

Suis-je un partageur ? ...

Cela ne l'empêche en rien d'avoir des relations humaines harmonieuses, mais hors de toute dépendance. Quant à sa relation amoureuse, il ne met pas longtemps à s'apercevoir que ce qu'il aime chez son conjoint est le « soi » qu'il découvre en lui. La relation qui s'établit alors est une reconnaissance mutuelle.

Jésus qui parle en gnostique ne peut que qualifier de "misérable" toute forme de dépendance. Mais c'est au logion 29 qu'il développe sa vision de la relation entre l'esprit et la chair, et il est significatif de rapprocher l'expression « dépendre de » du présent logion de "être à cause de" qui est celle utilisée au logion 29 : *Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille ... La Chair est là « à cause de l'esprit »* ce qui sous-entend que l'esprit veut que la chair soit et soit ainsi, à cause de l'esprit !

Non seulement, il n'est plus question de dépendance ni même d'union ce qui supposerait partenaire donc dualité, mais d'ETRE.

Ce verset fait état de la magnificence de la manifestation qui est un événement cosmique allant des milliers de galaxies jusqu'aux quarks indécélables au cœur de l'atome en passant par la rose et l'homme.

Le verset suivant ... *Mais si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveille...* exprime l'esprit qui se laisse ETRE grâce au corps. Là, contrairement au verset précédant, l'événement est des plus discrets et illustre parfaitement comment l'esprit se manifeste à lui-même en s'occultant au monde. Et pourtant, c'est bien à propos de ce dernier verset dont il est la vivante démonstration, que Jésus s'exclame ...*et moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté.*

André



Le corps est au centre du grand jeu de la manifestation, il est l'unique lieu où se réalise le retour à l'Un. Jésus confirme son rôle essentiel : *Celui qui a connu le monde, a trouvé le corps, et le monde n'est pas digne de lui* (log. 80). Le corps est une merveille et son fonctionnement un bonheur à condition qu'il ne soit pas soumis. Il est misérable lorsque le psychisme humain ne le laisse pas respirer, vibrer, sentir, être. Dans ce cas, il est l'esclave d'un tyran qui le prend pour un outil entièrement à son service. Rationnel ou délirant, le mental occupe, contraint et dirige le corps et rend l'être prisonnier d'une vie rêvée. Le mental et le corps sont liés, tout comme l'être et le corps sont partenaires. Le premier couple fonctionne comme maître-esclave, le second comme amants éblouis. La chair qui dépend de l'âme est la condition universellement vécue de tous ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes, à des degrés divers.

Jésus avertit par ailleurs d'un danger qui peut attendre au tournant même celui qui est en cours d'affranchissement de la tyrannie du mental : Réhabilitant le corps dans sa fonction, je pourrais être tenté de la valoriser dans sa forme, son apparence, ses performances, tout cela au détriment de sa transparence et de sa lumière. Je peux également me rendre dépendant d'un autre corps : la sexualité, par l'énergie qu'elle met en mouvement, par la convergence en elle du physique, du mental et de l'esprit, par son potentiel d'épanouissement mais aussi par sa position centrale dans l'établissement des conditionnements de la personne, comprend bien des risques d'entrée en dépendance. Dans tous les cas, il s'agit de fixations, d'arrêts sur images du mental qui se maintient grâce à l'importance qu'il donne à l'objet qu'il crée. Tout se passe en soi : C'est dans cette évidence clairement reconnue que se trouve la solution. Pour le disciple de la voie, toute misère consiste en des objets mentaux parvenant à se maintenir au détriment de la vacuité et du *soyez passants* (log. 42).

Christian

Le corps du sage est un havre de paix, il n'est pas une source de problèmes. Lorsqu'un maître évoque la question des relations amoureuses, il le fait avant tout pour rencontrer les préoccupations de ses interlocuteurs.

En soi la sexualité ne revêt pas une telle importance. Il n'existe pas à proprement parler de « tyrannie des sens », mais une tyrannie du psychisme - quand les consciences individuelles sont lâchées et qu'elles pourchassent leurs ambitions et leurs fantasmes.

Même lorsqu'il cédait à son goût de l'humour et des plaisanteries taquines, Poonja tenait des propos d'une justesse imparable : *Le Soi est Plénitude et il accepte tout ce que vous faites. Le Soi n'a pas peur des filles !... Si le plaisir s'offre à vous, savourez-le ; s'il n'est pas là, savourez son absence.* (The Truth is, 437)

On trouve la même verve rieuse dans un passage du « Yoga Vasistha » (Cachemire, XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle) : *Dans l'esprit des déliés-vivants, c'est une misérable folie que de s'abstenir (par principe) de toute chose et de ne pas vouloir cueillir les plaisirs qui s'offrent spontanément à vous... Malheur à la mauvaise femme qui se dérobe au plaisir, alors qu'elle se trouve seule, dans un lieu désert, avec un époux chéri et de belle prestance ! Que gagne-t-il le (soi-disant) sage à toujours refuser des plaisirs innocents qui se présentent naturellement à lui.* (Yoga Vasistha, p. 175-6).

La Paix du Sage est une tranquillité et une solitude. C'est une halte providentielle, où le mental diviseur n'a plus cours. Effectivement ce calme a pour vertu principale de nous mettre à l'abri des concepts du « moi » et de « l'autre ». Car la dualité est bien le « péché » originel, ce premier faux pas qui nous expose à toutes sortes de péripéties et de misères.

Libre de toute crainte, vous devriez vous rendre immédiatement chez votre Bien-Aimé ... Mais avant d'y aller, veillez bien à écarter le concept de « l'autreté » ... (Poonja, ibid, p. 441). Ailleurs Poonja nous adresse la même suggestion sous une forme différente : *Voici l'astuce ! Peu importe que vous soyez seul ou bien occupé par les activités du monde, ne faites pas de différence ! Dans tous les cas, sentez-vous aussi seul que vous l'êtes lorsque vous dormez* (ibid, p. 437)...

... Je me dis, en relisant le logion 61, que Salomé pose une question très pertinente, que d'emblée elle questionne Jésus comme le ferait une gnostique : *Qui es-tu, homme ? Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es venu à moi ?*

Jean



RECHERCHES

H.L.W. POONJA

(suite Cahier 98)

Vous avez mentionné il y a un moment qu'un homme qui brûle pour la liberté devrait sauter dans une rivière pour éteindre le feu. Puis vous avez dit que cet homme devrait éprouver de la reconnaissance envers la rivière et ne plus quitter ses berges. Qu'en est-il du feu de dévotion du bhakta ? Quand une dévotion foudroyante surgit pour le Gourou, en même temps qu'un désir pour sa grâce, quelle est la meilleure façon de travailler avec cette dévotion pour nous emmener à la liberté ? Quand une dévotion foudroyante pour le gourou surgit, permettez-vous au disciple de montrer de la dévotion pour votre forme ?

Cela s'est produit et cela se produit même encore, mais jamais avec des disciples en provenance de l'Occident. Les Occidentaux ont déjà vendu leurs esprits et leurs corps à quelqu'un d'autre. Dans l'Hindouisme nous n'offrons à Dieu que des fleurs, dont le parfum n'a jamais été senti par personne. Qui possède un cœur à offrir à Dieu qui n'ait jamais été senti par personne ? Comment pouvez-vous offrir une telle fleur ou un tel cœur à Dieu ?

Cette fleur qu'on a sentie ne peut-elle pas redevenir pure par la grâce du Gourou ? Quelle est la meilleure manière de travailler avec dévotion envers le Gourou, d'utiliser cette dévotion pour la liberté ?

Je ne pense pas que l'on puisse enseigner l'amour dans une université. Il est là naturellement. Il est simplement là. Devez-vous demander à votre voisin ou à votre père la permission de tomber amoureux de quelqu'un ? Que dirait votre père ? Quand vous tombez amoureux, vous tombez simplement amoureux. Vous n'avez besoin d'aucun conseil de qui que ce soit sur la manière de le faire.

Maître, qu'est-ce que l'abandon dans le contexte de la bhakti et spécialement de la Gourou bhakti ? Qu'est-ce que l'abandon ?

L'abandon signifie abandonner votre *ahankara*, votre ego. Abandonnez votre séparation et fusionnez avec le Gourou, fusionnez avec la dévotion, fusionnez avec le Seigneur. Abandonnez-vous jusqu'à ce que vous puissiez dire : « Je suis le Seigneur lui-même » Abandonnez-vous et restez tranquille.

L'abandon est-il progressif ou instantané ?

Instantané. L'abandon est instantané et non progressif. Que diriez-vous si une femme venait vous dire : « Je veux épouser cet homme. Mais après le mariage, de temps en temps, peut-être une fois par semaine, je retournerai à mes anciens amoureux. »

J'ai effectivement connu une situation semblable lorsque j'étais à Paris. Je rendais visite à quelqu'un qui me dit : « J'autorise ma femme à aller voir son ancien amoureux. Nous

avons fait cet accord avant de nous marier ». Ce jour-là sa femme était avec son ancien amoureux.

Je lui dis : « Quelle sorte d'épouse avez-vous ? Répudiez-la. Elle est allée voir cet homme pour dormir avec lui. Apportez-moi le téléphone, je lui parlerai. Je lui dirai qu'elle ne doit pas revenir ici ».

« Oh, ma main tremble » m'a-t-il dit, tandis que je lui donnais le téléphone et que j'essayais de le persuader de le faire lui-même. « Cela dure depuis dix-sept ans ».

Je lui proposai de parler en son nom, mais en fin de compte il accepta de le faire. Je restais auprès du téléphone afin de m'en assurer.

L'amour peut-il grandir ? L'amour ne semble-t-il pas devenir de plus en plus fort ? L'abandon ne peut-il être de plus en plus complet ?

L'amour est sans fond, sans fond. Plus vous plongez dans l'amour, plus vous voulez aimer. Plus vous pénétrez les profondeurs de l'amour, plus vous voulez y demeurer. Vous ne voulez plus revenir à la surface.

Vous dites parfois que la dévotion à Dieu ne peut nous conduire à la liberté parce que Dieu est une projection du mental humain. Une projection du mental ne peut pas nous conduire au-delà du mental. Ceci est-il vrai pour la dévotion au Gourou ? La dévotion au Gourou, la Gourou bhakti, peut-elle nous emmener à la liberté ?

Je répondrai à cette question en vous disant qui est le vrai Gourou et ce qu'il fait.

Lorsque vous êtes enfant, vous allez à l'école primaire. Là votre premier professeur est votre premier gourou. Plus tard dans la vie, vous allez à l'université et obtenez un doctorat. Si vous retournez alors à votre école primaire, votre vieux professeur est très heureux parce qu'un de ses élèves a obtenu un doctorat.

Puis le même étudiant devient un haut fonctionnaire du gouvernement. Il devient gouverneur de l'état. Les enseignants de l'école primaire et de l'université sont heureux qu'un de leurs étudiants réalise de grandes choses dans le monde. Tout le monde est heureux de ses succès.

Un disciple pourra progresser d'un enseignant à un autre et finalement devenir le Seigneur lui-même. Si cela se produit, tous ses enseignants précédents seront heureux.

Divers gourous enseignent différentes choses. Certains donnent des instructions pour débutants, d'autres ont des enseignements plus avancés. Toutefois l'étudiant atteindra finalement son instructeur ultime, qui est le *Sadgourou*. Le *Sadgourou* est un : il n'existe pas de nombreux *Sadgourou* différents. Le *Sadgourou* est celui qui vous permet de reconnaître votre propre Soi. Tous les autres instructeurs vous enverront chez quelqu'un d'autre. Le *Sadgourou* ne vous enverra pas chez quelqu'un d'autre. Il vous donnera la connaissance parfaite et vous libérera immédiatement du cycle des renaissances. Il vous donnera la présence directe à la plus haute vérité : « Vous n'êtes pas né. L'univers ne fut jamais créé ». Ceci est le *sat* ultime, la vérité ultime, la réalité ultime.

C'est un très haut enseignement. Supposons que le disciple reconnaisse en toute franchise qu'il ne comprend pas cet enseignement quand il l'entend pour la première fois. Que lui recommandez-vous alors ?

La vie prochaine ! Qu'est-ce que le *samsara* ? Le cycle sans fin des naissances conduit à l'instant de compréhension de la vérité. Une personne naîtra et renaîtra jusqu'à ce que finalement elle comprenne. Tout le monde doit retourner chez soi. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, et si ce n'est demain, ce sera au cours de la vie prochaine. En dernier lieu on voit qu'il n'y a jamais eu d'incarnation du tout. La découverte est : « Je ne me suis jamais déplacé d'un corps à un autre. Ce n'était qu'un concept. L'ignorance n'était qu'un concept ». Ce sera compris, finalement.

Le Gourou ne peut pas vous faire « comprendre » ceci. Personne ne peut vous faire « comprendre » ceci. Vous devez « ne pas comprendre ». Alors quelque chose vous arrivera.

Cette approche ne me semble pas bien compatissante. Ne peut-on pas se préparer par une pratique spirituelle ?

N'est-ce pas un ajournement ? C'est un ajournement. Celui qui dit devoir se préparer se trompe lui-même, se berne lui-même. Tout ce qui peut être fait demain peut aussi être fait aujourd'hui.

Votre enseignement ne laisse-t-il aucune place pour la sadhana ?

Non.

Pas de sadhana ? Vous ne donnez rien à faire à vos dévots, à vos disciples ?

Personne ne fait rien ici. Les gens qui viennent ont déjà fait beaucoup de choses avec d'autres enseignants. Je leur dis seulement. « Pas d'effort, pas de pensée et restez tranquille ».

Cela n'implique-t-il pas en soi une pratique ?

D'une façon ou d'une autre, cela marche. Des gens viennent ici du monde entier. Tous leurs précédents instructeurs leur ont donné des enseignements, mais sans résultat.

Il existe de nombreux *ashrams* dans le monde, de nombreux centres. Beaucoup d'activités s'y déroulent, mais elles ne produisent pas de résultat. Personne n'obtient la liberté dans ces endroits. Des gens viennent me dire des choses comme : « J'ai fait du *yoga* pendant ces trente-quatre dernières années, mais je n'ai obtenu aucun résultat. Je ne vis toujours pas la tranquillité mentale ».

C'est avec le mental et le corps que l'on fait n'importe quel *yoga*, n'importe quelle pratique spirituelle. Le *yoga* est fait avec le corps, la méditation avec le mental. Par conséquent vous n'obtiendrez de la méditation qu'une compréhension mentale.

Oui, en effet.

Donc le mental ne peut arriver là.

Quelle était alors la raison de vos nombreuses années de pratiques ? Vous avez fait votre sadhana pendant de nombreuses années, une sadhana très dure.

Pas seulement pendant de nombreuses années, pendant de nombreuses vies. Je sais, je les ai toutes vues.

Avec un résultat nul ?

J'en ai eu assez. Alors j'ai rencontré mon maître. Il m'a dit une seule fois : « Ce qui apparaît et disparaît n'est pas réel ».

Et quand vous avez entendu cela, vous êtes devenu libre. Mais n'admettez-vous pas que votre pratique vous a si bien préparé que quand vous avez entendu la vérité, vous l'êtes devenu et vous ne l'avez jamais quittée ? Pour vous ce n'était pas un simple coup d'oeil, ce fut permanent. Toutes ces pratiques n'ont-elles pas fait de vous un réceptacle digne de cet enseignement ?

C'est possible.

Si vous le niez, quel serait votre commentaire sur l'histoire de Sukadev partant à la rencontre de Janaka dans les Upanishads ? Avant de laisser entrer Sukadev pour suivre les enseignements, Janaka lui demanda de marcher tout autour du palais avec une jarre d'huile sans en répandre une seule goutte. Ceci semble indiquer que l'on devrait apporter la preuve d'un mental aiguë avant que l'on puisse entendre la vérité de façon durable. Ne vaut-il pas mieux aider un disciple qui initialement ne comprend pas la vérité ? Un os sans viande vaut peut-être mieux que rien du tout.

Ce n'est pas moi qui lui ai dit de marcher autour du palais, c'est Janaka. Je lui aurais dit : « Jetez loin de vous tous vos désirs et leur contenant ». Pourquoi porter ces fardeaux ? S'il jette la jarre, ses mains seront vides. Ce ne sera vide que lorsqu'il aura jeté la jarre pleine d'huile.

De nombreuses personnes viennent vous voir, reçoivent cet enseignement et en ont un aperçu grâce à une expérience directe. Mais cet aperçu disparaît, peut-être parce qu'elles ne sont pas prêtes à rester avec cet enseignement. Ces personnes sont alors déçues. Elles sentent...

Oui, oui. Elles en ont un aperçu ici et elles partent en Occident entièrement satisfaites. Mais elles reviennent, disant qu'elles l'ont perdu en chemin.

Une jeune fille de Vancouver m'a raconté une histoire semblable. Il y a aussi un jeune homme présentement ici qui m'a dit la même chose. J'ai dit à la jeune fille : « Vous l'avez perdu parce que vous avez constamment essayé de le maintenir. Vous avez essayé de le garder, et par conséquent, vous l'avez perdu. Ce n'est pas la propriété de votre père, quelque chose que vous pouvez détenir. Vous êtes maintenant venue une seconde fois. Vous avez eu un aperçu. N'essayez pas de vous y accrocher. N'essayez pas de le conserver. C'est venu. Maintenant laissez-le s'en aller. Ne vous en souciez pas. Laissez-le s'en aller. Cela ne vous appartient pas. Ce n'est pas un objet à posséder. Un aperçu est un aperçu.

Ne serait-il pas plus utile de donner à une telle personne les moyens de maintenir l'expérience ?

La meilleure façon de se donner ces moyens est d'abandonner l'intention de maintenir.

Mais cela signifie abandonner la recherche !

Oui, abandonnez la recherche ! Alors que se passera-t-il ?

Je vous le demande . « Que se passera-t-il ? » Comment une personne qui ne cherche pas pourra-t-elle jamais changer ? Elle restera simplement telle quelle est.

C'est ce que je dis, elle deviendra immuable. Sinon elle changera tout le temps.

(Riant) A présent vous jouez avec les mots.

Non, pas du tout. Faites-le et voyez. Pourquoi désirez-vous avoir une amitié avec quelque chose qui change ?

Peut-être ne peut-on s'en empêcher. C'est ce que je veux dire. Si l'on ne comprend pas la vérité au premier aperçu...

Personne ne peut comprendre la vérité ! Personne ! Vous êtes la vérité même. Comment pouvez-vous comprendre ce que vous êtes déjà ?

Très bien. Si l'on ne devient pas la vérité même...

Ce n'est pas devenir !

Alors reconnaître, enlever l'illusion qu'on n'est pas la vérité.

Pas même ça. Pas même reconnaître. Pour reconnaître « quelque chose » vous devez être « quelqu'un ».

Vous semblez rendre la liberté dépendante de la grâce uniquement. Peut-être même pas de la grâce. Vous semblez la rendre dépendante d'un coup de dés. Soit vous l'obtenez soit vous ne l'obtenez pas. Si vous l'obtenez, c'est bien !

Vous ne pouvez « l'obtenir »...

Sinon, pas de veine ! Vous aurez à attendre la prochaine incarnation.

Qui est cette personne qui veut la liberté ? Seule la vérité est. Seule la conscience est. Il n'y a rien d'autre. Seule la vacuité est. Rien d'autre n'est.

Mais tant qu'on n'a pas fait cette expérience soi-même...

Il n'y a personne pour faire l'expérience.

Ce ne sont que des mots. Ce ne sont que des mots.

Je répète : « Il n'y a pas « une personne ». Si pendant une seconde vous n'avez pas le concept de « un », il n'y a personne. À la première seconde de votre sommeil, existe-t-il un « un » quelconque ? Le un ou le deux existent-ils ?

Non.

Non ? Alors que perdez-vous en abandonnant ce « un » ? Quelle est votre perte ?

C'est un événement naturel comme la vague se levant naturellement sur l'océan. Quand on se réveille, la vague de « je » se lève également naturellement.

Je dis que ce n'est pas naturel. C'est votre intention de vous réveiller à cinq heures ou à une autre heure qui cause votre réveil. Si vous n'avez pas d'intention du tout, vous n'êtes pas limité dans le temps. Si vous n'êtes en aucune façon limité par le temps, vous êtes libre. C'est la liberté par rapport au temps. C'est la liberté.

En effet. Mais nous ne sommes pas libérés du temps. La plupart de nous ne le sommes pas.

Oui. Donc la liberté par rapport au temps est la liberté. Tout résultat que vous obtenez en faisant une *sadhana* a lieu dans le temps et plus tard le temps le détruira. Ce qui est obtenu dans le temps sera toujours perdu.

Mais qu'est-ce qui sera détruit de cette façon ? Peut-être l'ignorance elle-même ?

Non, non. Vous avez un concept de ce qu'est la liberté. Et vous avez d'autres concepts : « Je vais obtenir la liberté par la pratique spirituelle, je tirerai profit de cette action, j'obtiendrai des résultats si je fais ces exercices ».

Mais Maître, même la recherche est illusoire. Donc, au sein de cette recherche illusoire...

C'est ce que je vous dis. « Ne cherchez pas. Abandonnez votre recherche ».

Mais vous demandez l'impossible.

Non, je ne le demande pas.

Quelle serait alors la signification des écritures ?

Vous la connaîtrez. Les écritures ne vous disent que cette seule chose : « Restez tranquille. Restez tranquille ».

En effet, c'est vrai. Mais elles encouragent aussi la sadhana.

C'est ce qu'elles disent aux esprits obtus. Pour ces gens elles recommandent la *sadhana*. Mais elles disent aussi *sadhana na* - ne faites pas de pratique spirituelle. Ceci, elles le disent aussi.



Traduit par Alain MAROGER

H.W.I. POONJA : « C'est votre mental qui saigne ! »
(extraits de « The Truth Is »)

« Il arrive régulièrement qu'une ânesse veuille se débarrasser d'un baudet en lui détachant des coups de sabot. Mais le baudet s'obstine, il veut aller renifler sa queue. Et l'ânesse frappe encore et le baudet lui court toujours derrière, avec son museau ensanglanté. En ce moment notre baudet ne pense pas du tout à poser des questions sur la manière d'atteindre Dieu : il veut renifler à tout prix. Voilà comment les choses se déroulent pour la plupart des gens... Il ne s'agit pas du museau : c'est votre mental qui saigne ! » (p. 435, 442)

« Maintenant je vais vous dire comment être heureux. Les désirs s'appuient toujours sur quelqu'un d'autre, comme une condition nécessaire à l'assouvissement de votre désir. Mais vous avez beau attribuer ce pouvoir à quelqu'un, en fait aucune autre personne ne peut vous apporter le bonheur. C'est comme un chien qui mâche un os desséché et qui s'acharne, jusqu'à ce que sa langue et ses gencives se mettent à saigner. Alors le chien savoure le goût du sang, croyant qu'il lui vient de l'os. Observez bien ! Vous avez été heureux à l'instant précis où vous en avez fini avec votre désir. Ce moment-là vous donne le bonheur et l'objet du désir n'y est pour rien... Si vous savez cela, il n'est plus question de renoncer à quoi que ce soit, ni même de vous débarrasser de vos désirs physiques, parce que vous savez que le Bonheur est Au-dedans : de ce fait aucun attachement physique, ni aucune relation ne peuvent vous troubler... N'attachez pas plus d'importance au désir sexuel qu'au désir de manger. Mais ne perdez pas de vue que Je Suis la Source du Bonheur et savourez ce qui est offert » (p. 112)

« Quand vous aimez votre propre Soi, est-ce la dualité ? Quand les vagues aiment l'océan, est-ce la dualité ? (rires) Non ! Mais on peut concevoir les choses autrement. Lorsque vous ne vous connaissez pas vous-même, votre propre corps est dans la dualité. Par contre, durant le sommeil il n'y a pas de dualité du tout. Où serait la dualité du corps quand votre propre corps n'est plus là ! Et les relations n'existent plus, tout simplement parce que vous dormez. Si vous voulez vous défaire de la dualité, il faut éprouver cette sensation de dormir. Dormir signifie : ne pas regarder les autres comme autres, mais les voir tous comme étant Un » (p. 433)

« Une relation d'amitié, nouée avec quoi que ce soit d'autre, ne va pas demeurer et elle finira par vous mordre ». (p. 431)

L'amour de « l'autre » est mental. L'amour du Soi n'est pas une création du mental ». (p. 432)



(traduction de Jean COUVRIN)



L'ANGE ET SON POÈTE X^{ème} ELEGIE (fin)

Dans ce paysage de mondes disparus, le regard est parfois interrompu par le vol d'un oiseau. Image de l'âme errante ? Réceptacle de l'âme, l'oiseau guide le défunt dans son voyage posthume et lui permet de s'envoler vers les sphères célestes. En Egypte, le pharaon guidé par les étoiles s'envole avec l'aide des vents, des nuages et des dieux :

*Où nul chemin n'était tracé
nous avons volé.*

(Rilke)

*L'extrémité de ses deux ailes,
pareilles à celles d'un grand oiseau...,
élève aux cieux le roi
parmi les Astres éternels.*

(Textes des Pyramides)

Est-ce parce qu'il est prêt enfin à affronter l'énigme que le poète se retrouve alors face au Sphinx ? Cet animal fabuleux, en forme de lion accroupi, avec une tête humaine émergeant de la crinière, au regard énigmatique et serein comme l'éternité, est le Gardien des pyramides et des seuils interdits : *...il écoute le chant des planètes ; il veille au bord des éternités, sur tout ce qui fut et tout ce qui sera ; il regarde couler au loin les Nils célestes et voguer les barques solaires* (Albert Champdor, *Le livre des morts*, Paris, 1963). Rilke raconte dans sa correspondance l'impression profonde que fit sur lui la vision du grand Sphinx : *Que de fois déjà mon regard avait essayé cette joue en détail ; elle s'arrondissait là-haut si lentement qu'on aurait dit qu'il y avait place, dans cet espace, pour plus de distances que dans le nôtre... Je ne compris qu'un instant après ce qui s'était passé. Ceci : de sous le bord de la coiffe royale, une chouette s'était envolée et lentement, ineffablement sensible à l'ouïe dans la pure profondeur de la nuit, avait effleuré de son tendre vol le visage ; et maintenant, sur mon ouïe que des heures de silence nocturne avaient rendue parfaitement limpide, le contour de cette joue, comme par un miracle, s'était inscrit* (lettre à Magda von Hattinberg, 1^{er} février 1914, Seuil, *Œuvres 3*, p. 260). Image de la toute-puissance royale, le pschent est la double couronne que portait le pharaon, symbolisant la réunion de la Haute et de la Basse Egypte et incarnant la double nature du pays, reflet sur terre de l'axe céleste. Oiseau nocturne, compagne d'Athéna, emblème de la sagesse pour les grecs, la chouette semble se tenir à l'orée du monde invisible. Bien avant de se rendre en Egypte, la figure mystérieuse du Sphinx excitait déjà l'imagination du poète qui voyait en lui la préfiguration de sa propre vision, celle de l'au-delà même de toute vision, de toute image : *C'était maintenant comme si l'univers avait un visage, et ce visage projetait des images au-delà de lui, au-delà même des plus lointaines étoiles, là où aucune image n'avait jamais encore accédé... J'imagine qu'il doit en être ainsi ; qu'un espace infini, un espace qui continue plus loin que les étoiles, doit, je le crois, s'être formé autour de cette effigie...* (lettre à Clara Rilke, 20 janvier 1907, p. 86).

Nous assistons à une véritable transmutation, à une transfiguration de toutes les images. Symbole de justice et d'équilibre, la balance évoque plus précisément chez Rilke la plénitude de la Vie, l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur, comme une équivalence entre visage et paysage, entre l'oiseau de l'âme et le ciel étoilé. La balance qui dans le monde

matériel représente la toute-puissance de l'argent, le sexe de l'or, devient dans l'au-delà la balance des âmes par laquelle la grande Déesse Maat, gardienne de l'ordre cosmique, rend la justice divine, par laquelle l'ange accomplit la pesée des actes et grâce à laquelle le défunt découvre enfin le sens de son voyage :

*Quand des mains de l'homme de négoce
la balance passe
à cet ange dans le ciel qui
la tranquillise avec le poids de l'espace...*

(Œuvres 2, Seuil, p. 457)

Initié aux mystères d'Isis, le héros des « Métamorphoses » d'Apulée raconte ainsi son voyage à travers les ténèbres : *Je suis allé jusqu'aux frontières de la mort, j'ai foulé au pied le seuil de Proserpine, j'ai été entraîné à travers tous les éléments, en pleine nuit j'ai vu le soleil étinceler de lumière blanche, j'ai approché, face à face, les dieux d'En Bas et les Dieux d'En Haut...* (Romans grecs et latins, p. 371). La nuit est une mère cosmique et le processus initiatique un « regressus ad uterum ». Le ciel n'est pas un néant, mais le réceptacle des forces de vie contenue dans le corps de la Dame du Ciel, la déesse Nout. C'est grâce à elle que le soleil, dont Osiris est la forme nocturne, se régénère. Ce mythe est à rapprocher de celui d'Orphée, qui, tel le soleil, s'occulte durant la nuit : *Le pèlerinage d'Orphée enfin représente le voyage que, pendant les heures de la nuit, le soleil passait pour accomplir afin de ramener, au matin, l'Aurore, dont il cause la disparition par sa splendeur éblouissante* (Mallarmé, Les dieux antiques, Œuvres complètes, La Pléiade, Gallimard, p. 1240).

Les étoiles sont surnommées indestructibles car ce sont des êtres vivants, le corps lumineux des dieux. L'initié devient une étoile dans le ciel. Ayant vaincu la mort, il est maintenant immortel. L'axe polaire est celui de la résurrection, de la renaissance, de l'éveil : *Tu trouves ta place au Ciel parmi les étoiles du Ciel, car tu es une étoile... Tu regardes par-dessus Osiris, tu commandes aux défunts, tu te tiens éloigné d'eux, tu n'es point des leurs* (Textes des Pyramides 251). Le Ciel est une Mère qui œuvre à l'éternelle renaissance de l'être dans le monde sidéral de l'origine. Ayant traversé les épreuves de la mort, l'initié est allaité par la Dame du Ciel, la Grande Nuit constellée de la lumière vivante de ses propres enfants :

*...Tu es parti pour rencontrer la vie,
Tu n'es pas parti pour rencontrer la mort..
...Ta mère vient vers toi :
Tu ne seras jamais plongé dans l'indigence.
Nout vient vers toi :
Tu ne seras jamais plongé dans l'indigence.*

(Textes des Pyramides)

*L'éternité profonde
souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde
Rallumez-vous aux cieux !*

(Nerval, Les Cydalises)

La plongée au cœur de la nuit est une plongée dans la matrice et si ce processus aboutit à son terme, le poète retrouve le sein rassurant de sa mère : *O nuits sans objets. O fenêtre sourde au dehors, ô portes closes avec soin ; pratiques venues d'anciens temps, transmises, vérifiées, jamais entièrement comprises... O mère : ô toi l'unique, qui t'es mise devant tout ce silence...* (Cahiers de Malte Laurids Brigge, Œuvres 1, Seuil, p. 71). Ayant traversé toutes les souffrances, l'initié accède à la vision magique, à la plénitude de la connaissance. Il acquiert le pouvoir de transfigurer la nature, de nommer les choses et tel Orphée, sa lyre devient une constellation : *La poésie n'est peut-être possible qu'après avoir traversé la mort. Dans la dixième élégie, le jeune mort peut nommer des objets appartenant au monde des vivants parce qu'il est dans celui des morts, de « l'autre côté » ; et de là seulement, ils deviennent constellation. A la fin de l'élégie, le oui à la pesanteur (à la vie) est possible parce que la mort a été acceptée. Après l'épreuve de la mort, ce qui est redevient possible* (Véronique Tamas, La souffrance dans les cahiers de Malte..., p. 73). Les étoiles invoquées par Rilke, si elles font irrésistiblement penser aux plafonds constellés d'or des tombeaux pharaoniques, ne correspondent à aucun monde connu. Il s'agit d'étoiles nouvelles surgissant dans la conscience du défunt et spécifiques au poète :

*Le chant est existence. Et le dieu l'a facile.
Mais nous quand sommes-nous ? A quel moment fait-il
Servir la terre et les étoiles à notre être ?*

(Sonnet à Orphée, I, 3, Œuvres 2, Seuil)

*Parce que je le sais ; tout au fond de la dense lumière des astres
caché comme un aigle,
m'attend, là où commence la divine ténèbre,
mon premier moi...*

(Anghélos Sikélianos, Hymne du Grand retour)

Elles surgissent comme dans la paume d'une main bénie où peuvent se lire enfin toutes les lignes de la vie. Rilke consacre à ce thème l'un de ses poèmes en langue française :

*Paume, doux lit froissé
où des étoiles dormantes
avaient laissé des plis
en se levant vers le ciel.*

(Œuvres 2, Seuil, p. 469)

L'initié atteint la source de la Joie, l'origine de toute chose, la connaissance suprême, la Gnose éternelle : *La joie est un savoir* (Sonnet à Orphée, I, 8). Cette source est invoquée en ces termes dans le Livre des morts des anciens égyptiens : *Puissé-je parvenir jusqu'aux Esprits divins qui demeurent aux sources des Eaux célestes, de même que ces Esprits aspirent à parvenir jusqu'à la sacro-sainte divinité dont le Nom est un Mystère* (LVII). Dans les Tablettes Orphiques, elle conduit ceux qui la boivent jusqu'au royaume des héros : *Dis-leur : je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé... donnez-moi donc immédiatement de l'eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire. Et alors ils te donneront à boire de la source divine et tu iras régner ensuite parmi les héros* (fragment 32 a, trad. J. Defradas). L'initié qui a bu à la source bouillonnante du logion 13 de l'Évangile selon Thomas a trouvé la Vie. Il est immortel et ne fait plus qu'un avec les dieux, un avec le Tout. Il est un en l'Un :

*O bouche de fontaine, ô toi, donnanter, ô bouche
inépuisable à dire l'Un, le Pur...*

(Sonnets à Orphée, II,15, Œuvres 3, Seuil).

*Puisqu'au fond de moi j'ai glorifié et cru la terre,
que je n'ai pas étendu mes ailes secrètes pour fuir,
mais que j'ai enraciné mon esprit dans le silence,
afin que jaillisse à nouveau une source pour ma soif,
source de vie, source dansante, source, ma joie...*

(Anghélos Sikélianos, Une voix orphique, p. 61)

*Je vis!
Pour moi, plus de souffrance !
A moi, la joie*

(Textes des sarcophages)

Cette source n'est autre que celle de l'unité retrouvée : *Dans les sonnets à Orphée, Rainer Maria Rilke entrevoit de façon confuse ce qu'il appelle « le centre fabuleux », « la fête absolue », où ceux qui étaient séparés réaliseront l'unité. Celle-ci demande la prise de conscience de l'identité réelle des amants : « la connaissance reconnaît celui qui se déverse comme source ». C'est de moi-même que coule cette source puisque c'est de moi qu'émanent toutes choses. Et c'est pourquoi mon chant subjugué la création tout entière : Si Orphée fascine et subjugué par ses paroles chantées et sa musique toute la création jusqu'aux hommes et aux dieux, c'est qu'il est à la source de tout ce qui naît et meurt, en d'autres termes, il est à l'origine de la manifestation. Or seul le non-manifesté est la source du manifesté. Ce qui signifie qu'il a transcendé la dualité ou plutôt qu'il est en train d'opérer en lui le passage de la dualité à la non-dualité... ...il comprend que la reconnaissance de son identité véritable n'est pas dans la conquête d'Eurydice mais dans la transparence du miroir qu'elle lui offre. C'est lui-même qu'il interpelle en elle...* (Emile Gillibert).

Le Livre des morts des anciens égyptiens, dont le titre authentique signifie en fait « La sortie de l'âme à la lumière du jour », évoque une montée vers la lumière, une réintégration au soleil originel. A travers toutes les épreuves qu'il subit et toutes les métamorphoses qu'il assume, l'initié s'identifie à la multiplicité des dieux avant d'en réaliser l'unité finale. Il revit la création, remonte le temps, traverse l'espace jusqu'à la cause première : « l'Etre sacré qu'on ne connaît pas », le Chaos originel. Ayant connu la mort, il s'éveille à sa condition originelle : *Tu te couches et tu t'éveilles, tu meurs et tu vis* (Textes des pyramides). Vainqueur du temps, maître de la manifestation, il s'écrie :

*Je suis l'Aujourd'hui.
Je suis l'Hier.
Je suis le Demain.
A travers mes nombreuses Naissances
Je reste jeune et vigoureux.
Je suis l'Ame divine et mystérieuse
Qui, autrefois, créa les dieux
Et dont l'essence cachée nourrit
Les divinités... (Livre des morts, LXIV)*

*Je suis le Seigneur des Métamorphoses... !
Car je possède en moi, virtuellement,
Les Formes et les Essences de tous les dieux... (CLXXIX)*

Solitaire, l'initié l'est puisqu'au terme du voyage lui seul subsiste, autre que lui a disparu. Il ne lui reste plus qu'à réintégrer sa demeure inviolée, la Grande Pyramide invisible, la Montagne primordiale, le tertre vierge et pur de la Première fois, le berceau du Soleil, l'origine de toutes choses et donc de la douleur première : celle de l'enfantement. Et puisqu'il participe à l'invisible, semblable à l'Ange, il passe sans laisser de traces et son pas ne résonne plus. Plus besoin de livre, plus besoin de guide puisque désormais je participe à la grande vie de l'univers, puisque désormais je suis moi-même le Tout :

*Mais dehors est ce que je vis ici dedans
et ici comme là, tout est illimité...
la terre alors croît et se dépasse.
Elle semble embrasser tout le ciel :
la première étoile est comme la dernière maison.*

(Rilke, Le liseur, Œuvres 2, Seuil p.150)

*Quand vous ferez le deux Un ,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,...
alors vous irez dans le Royaume. (log. 22)*

La mort évoque pour nous une ascension, alors que dans sa manifestation physique elle est d'abord une chute : *La fin de la dixième élégie invite les vivants à accepter, comme l'acceptent les autres éléments de la création la pesanteur et cela malgré l'aspiration à l'élévation qui est ici synonyme de bonheur* (Véronique Tamas, p. 78). Rilke utilise ainsi l'image des chatons des noisetiers : *Le passage du poème dont je voulais contrôler l'exactitude scientifique suppose que le lecteur saisisse et comprenne du premier coup cet aspect tombant des chatons, sinon l'image utilisée là n'a aucun sens. Il faut donc évoquer la manifestation absolument typique de cette inflorescence... l'arbuste qui m'avait donné, voilà des années, l'impression utilisée dans mon œuvre, devait être le noisetier ; dont la ramure est très abondamment fournie, avant l'apparition des feuilles, en longs chatons pendant verticalement* (lettre à Elisabeth Aman-Volkart, juin 1922, Seuil, Œuvres, 3, p. 523).

Une autre image de la source est celle de la pluie qui tombant du ciel au printemps régénère la terre après le rude hiver. Le monde forme un tout et les forces sacrées qui semblaient s'être assoupies viennent à nouveau donner la vie toujours prête à jaillir :

*... monde en poussière, tu retombes
de lointaines étoiles sur terre
doucement - comme tombe une pluie de printemps.*

(Rilke, Livre du pèlerinage, Œuvres 2, Seuil, p. 111)

*Puisque je n'ai pas dit : « ici commence la vie, ici elle finit... »
mais « s'il y a un jour pluvieux, il sera suivi d'une lumière plus riche »...
... voilà que ce qui se révèle éphémère se dissout comme un nuage
et que la grande mort est devenue pour moi une sœur ! .*

(Anghélos Sikélianos, Une voix orphique, La Différence, p. 61)

Comme Perséphone, ravie par l'Hadès mais revenant au printemps pour féconder la nature et nourrir l'humanité, l'être humain : subit différents cycles de transformation avant de remonter à son origine. Toute mort est l'annonce d'une nouvelle naissance. Mort et vie sont indissociables. Qui accepte de mourir sait qu'il ne tombe que pour se relever en une forme nouvelle et plus belle et qu'il ne meurt que pour renaître à la Vie :

*Tantôt je vis, tantôt je meurs,
L'orge, c'est moi,
et je ne pérís pas...*

(Textes des sarcophages)

*Si le grain ne meurt en tombant à terre il reste séparé,
mais s'il meurt, il porte de beaux fruits.
Qui cherche sa vie la perdra ;
qui la perd la trouvera pour la Vie éternelle.*

(Jean 12. 24-25)

Y. M.

Références :

Livre des morts des anciens égyptiens par Grégoire Kolpaktchy, Stock+Plus
Hermès Trismégiste par Louis Ménard, Guy Trédaniel, Editions de la Maisnie
Jamblique, Les Mystères d'Egypte, par Edouard des Places, Les Belles Lettres
Plutarque, Isis et Osiris, par Mario Meunier, Guy Trédaniel, Editions de la Maisnie
Apulée, Les Métamorphoses, par Pierre Grimal, Romans grecs et latins, La Pléiade, Gallimard
Fernand Schwarz, Géographie sacrée de l'Egypte ancienne, Nouvelles éditions Oswald
Fernand Schwarz, Initiation aux Livres des morts égyptiens, Albin Michel
George Hart, Mythes égyptiens, Sagesses, Seuil
Max Guilmot, Le message spirituel de l'Egypte ancienne, Editions du Rocher
Anghélos Sikélianos, Une voix orphique, par Renée Jacquin, Orphée, La Différence
Emile Gillibert, Anthropologie et Gnose, Cahiers Métanoïa, N° 66, Marsanne.
Véronique Tamas, La souffrance dans Les cahiers de Malte Laurids Brigge de Rainer-Maria Rilke, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris X, 1995



AU PAYS DES SOURIRES

(suite et fin)

PATTAYA: LA PROSTITUEE DU GOLFE DE SIAM

Notre pèlerinage en Thaïlande touche à sa fin. Pour nous remettre des fatigues d'un tel périple, l'agence de voyage qui organise notre séjour avait prévu quelques jours de repos au bord de la mer, dans l'une des stations balnéaires les plus réputées du pays, Pattaya, à 150 kilomètres à l'Est de Bangkok. Nous ne savions pas alors dans quel piège nous étions tombés. Nous sommes encore imprégnés des paysages hospitaliers de l'Issan et du Lanna. Plus dure sera la chute. Après le paradis, c'est l'enfer qui nous est promis. Après le sourire du Bouddha, c'est l'autre face de la Thaïlande qui nous attend : celle qui malheureusement la défigure, celle de la prostitution et de la pédophilie organisées.

Pattaya est l'une des plages les plus à la mode de Thaïlande, et peut-être même du monde. Les touristes allemands, puis arabes, japonais et aujourd'hui russes ont succédé aux aviateurs américains de la base proche de Sattahip qui venaient entre deux missions de bombardement au Vietnam goûter les joies de la mer et des boîtes de nuit. Cette baie que seule bordait autrefois un chemin de terre menant à un petit village de pêcheurs est devenue en peu de temps la «reine des stations balnéaires d'Asie». On vit d'abord surgir le long de la côte une série d'hôtels de luxe qui défigurèrent définitivement une plage sauvage et magnifique. Puis vinrent les installations sportives et récréatives en tous genres, essentiellement destinées aux célibataires mâles, hétéro ou homosexuels. L'ancien village, rebaptisé le «Strip», est devenu le centre de la vie nocturne. C'est peut-être le seul endroit au monde où l'on trouve en si peu d'espace une telle concentration de bars en plein-air, de disco, de restaurants pour tous les goûts, de boutiques violemment éclairées, de salons de massage ou de strip-tease, donc de maisons de passe et de prostituées, étant précisé que la moitié de ces dernières sont des hommes. Ce n'est sans doute pas par hasard que la principale attraction nocturne de Pattaya est le spectacle des travestis, baptisé «show de l'Alcazar». Si au moins la musique disco n'y était pas criarde et si les travestis ne donnaient pas l'impression de jouer à contrecœur !

Le moins que l'on puisse dire de Pattaya c'est que la ville est tapageuse, vulgaire, parvenue, grouillante de filles et d'activités nocturnes. Inutile de le préciser, c'est la nuit que s'anime Pattaya. A la différence de Bangkok, les Pattaya bars sont des établissements en plein air, abrités par dizaines sous un toit léger. Les serveuses se tiennent au centre d'un comptoir carré, autour duquel les filles, les «go-go girls», perchées sur de hauts tabourets hèlent les touristes de façon plus ou moins insistante. L'alcool coule à flot, la sueur et la graisse imprègnent l'atmosphère, et la sono rend toute conversation impossible, chacun cherchant à faire plus de vacarme que le voisin. Rien de très engageant donc pour les amateurs de calme. Pattaya, c'est Sodome et Gomorrhe en version asiatique.

Lorsque la presse occidentale, à grands scoops d'articles vertueux, s'indigne à cor et à cri du tourisme sexuel, peut-être faudrait-il d'abord s'interroger sur la responsabilité de toutes ces agences de voyages qui imposent de façon plus ou moins déguisée un séjour dans ce qui n'est finalement rien d'autre que le plus grand bordel de la planète. Présenter Pattaya comme un lieu de détente au soleil relève de la publicité mensongère. Non, on ne vient pas à Pattaya pour jouir des plaisirs de la baignade. La route ne concède que quelques mètres carrés de sable sale occupés surtout par des water-scooters et des hors-bords en attente de clients. Ceux qui s'adonnent à ce sport interdisent en pétaradant tout accès à la mer. L'eau est de toute façon si

polluée que même les microbes ont sans doute du mal à survivre : Pattaya rejette tous les jours à la mer des tonnes de déchets solides, d'eaux usées et de détritiques. Inutile de préciser que les capacités de traitement sont de loin inférieures aux besoins !

Les néons de la nuit dissimulent bien des drames. Pattaya nous offre le spectacle affligeant d'une ville aux sourires factices. Parlons plutôt de grimaces pour toutes ces go-go girls. Aucune de ces filles nonchalamment affalées à la terrasse des bars ne donne l'impression d'être heureuse. Aucune n'a vraiment choisi son destin. Aucune ne mériterait d'être appelée « fille de joie ». Ce sont souvent des paysannes, originaires de l'Issan, achetées par des rabatteurs du coin ou des mafiosis chinois. Parfois abusées par une promesse de mariage, elles se retrouvent entraînées. Reniées par leur famille, elles n'ont guère d'espoir d'être un jour réhabilitées. Dans les années soixante, un J. M. G. Le Clézio n'a-t-il pas été expulsé de Thaïlande pour avoir dénoncé ce rapt d'enfants par des maquereaux qui les revendaient à vil prix aux tristement célèbres *R and R, Rest and Recreation* « Repos et Récréation » fréquentés par les militaires américains ? Drame ou scandale que l'on ne rappellera jamais assez : *On estime qu'à Bangkok mille mineurs de quinze ans sont achetés et vendus toutes les semaines. La plupart viennent de l'Issan, la région pauvre du Nord-Est. Le voyage depuis les villages de l'Issan jusqu'aux fabriques et aux bordels de Bangkok obéit à un schéma devenu malheureusement classique. Chaque jour, des milliers d'émigrants de la campagne se déversent dans l'une des gares routières de la métropole ou à la gare ferroviaire de Hualampong. Les enfants, seuls ou accompagnés par un parent, sont alors pris en charge par un rabatteur... De jeunes enfants crédules et pleins d'espoir fuient la pauvreté de leur village en quête d'un avenir meilleur, pour finir en victimes. Approchés par des hommes en apparence amicaux qui parlent leur dialecte laotien, les enfants de l'Issan sont prêts à tomber dans le piège.* (Pira. Sudham, *People of Esarn*, Shire Books, p. 115)

Beaucoup de ces enfants finissent à Pattaya. A qui profite le crime ? Certainement pas à ces pauvres filles dont la beauté se flétrit dans l'attente fébrile des nuits blanches. Attente parfois vaine, car l'on a vraiment le sentiment qu'il y a beaucoup plus de putes que de touristes. Les émirs du Golfe persique ont sans doute les moyens de s'en offrir à volonté. En 1985, l'Arabie Saoudite a même dû interrompre ses relations avec la Thaïlande de peur que le sida ne contamine la population de l'austère royaume sunnite. Quant au Japon, on prétend que lorsqu'un patron du Pays du Soleil Levant souhaite récompenser l'un des cadres de son entreprise, il lui offre un billet pour Pattaya. Si au contraire, il souhaite le punir, il lui offre un second billet pour son conjoint !

Rien d'étonnant donc si nous faisons tout pour fuir au plus vite ces lieux maudits. Heureusement la région n'est pas encore complètement pourrie. Il suffit de s'échapper un peu de la ville pour goûter à nouveau les charmes de la campagne thaïlandaise. Qu'il est bon de respirer à nouveau un autre air que celui de la pollution des corps et des esprits ! A peine sorti de Pattaya, la vie retrouve son cours normal. Sur un flanc de montagne, nous découvrons un immense Bouddha doré, sculpté paraît-il au laser. Un peu plus loin, nous visitons un immense complexe de style typiquement chinois, à la fois temple et musée. Même si la statue de Brahma aux quatre têtes trône à l'entrée, cet ensemble, appelé Anek Kusala Sala, est d'abord destiné à célébrer les traditions et les religions de la vieille Chine. Confucius et Bouddha font bon ménage aux côtés des statues grandeur nature représentant des pratiquants d'arts martiaux ou de tai chi, des mandarins ou d'humbles colporteurs. On trouve même quelques statues de l'immense armée du premier Empereur, don de la République Populaire de Chine. A l'étage une riche exposition d'art traditionnel thaï, avec la bénédiction du roi de Siam

histoire de rappeler que le quart des habitants du pays est originaire de l'Empire du Milieu. Même si ceux-ci sont totalement intégrés et parlent couramment le thaï et le chinois, ils ont gardé des liens avec la mère patrie. Leur bouddhisme est celui du Grand Véhicule mais leur pratique religieuse se confond avec le traditionnel culte des ancêtres. Avant de nous rendre à Pattaya, n'avons-nous d'ailleurs pas préféré, plutôt que de visiter une énième fois une ferme de crocodiles à Paknam, nous rendre au Palais du Singe Sacré, le Xi You Ji ? Vaste labyrinthe où salle après salle, des mannequins animés racontent dans un flot de musique, de lumières et d'effets de couleurs la merveilleuse histoire du moine Tang Sanzang, parti en Inde à l'époque de la dynastie des Tang, en quête de la parole du Bouddha. Amusante illustration de cette fameuse «Pérégrination vers l'Ouest» dont j'ai parlé dans mon article sur la Chine. Avec les héros de ce périple, nous traversons les Himalayas, pénétrons à dos d'éléphant les riches royaumes de l'Inde, visitons les sages, chutons en enfer, échappons aux femmes-serpents et aux araignées géantes, rendons hommage à la reine des morts avant de nous prosterner auprès du Bouddha au paradis du roulement de tonnerre.

Notre excursion se poursuit en direction de Chantaburi, petite ville à l'embouchure d'une rivière, à 186 km au sud-est de Pattaya, entourée de collines chargées d'arbres tropicaux, de plantations de canne à sucre et de poivriers. Chantaburi est aujourd'hui célèbre pour son fabuleux gisement de pierres précieuses. Les collines environnantes regorgent d'émeraudes, de zircons, de saphirs d'une qualité particulièrement pure et de magnifiques rubis qui font la renommée des joailliers thaïlandais. Il suffit, paraît-il, de se baisser pour les ramasser. Un peu partout dans la campagne, nous apercevons d'immenses puits de cinq mètres de profondeurs. Grâce à un ingénieux système de balanciers en bambou, des hommes aussi rouges que le sol qu'ils fouillent évacuent la terre dans des paniers. Celle-ci, ensuite tamisée, laisse apparaître topazes, spinelles et grenats... et parfois un rubis. Aussi étrange que cela puisse paraître, les mines de Chantaburi ne sont exploitées que depuis peu de temps. Il fallut en effet attendre la fin de la seconde Guerre Mondiale pour que l'homme se décide à violer les entrailles de la terre. Est-ce la conséquence des superstitions populaires qui voient dans la forêt la demeure des mauvais esprits ? Où alors de l'imprégnation du bouddhisme pour lequel les richesses matérielles ne sont que plaisirs éphémères et source d'attachement au monde : *L'insensé qui aspire aux richesses court à sa perte et entraîne celle d'autrui* (Dhammapada, 355). Il n'y a qu'un trésor qui puisse nous combler pleinement, celui du Nirvana. Il n'y a qu'un joyau qui vaille d'être vanté, celui de l'Eveil. Il n'y a qu'une perle digne d'être cherchée, celle de la Gnose :

Et de même, ô moines, que l'océan renferme de nombreux trésors, des trésors divers, et que ces trésors y sont, à savoir : la perle, le cristal, le lapis-lazuli, le coquillage, le quartz, le corail, l'argent, l'or, le rubis, l'œil de chat ; de même, ô moines, notre dhamma et discipline renferme de nombreux trésors, des trésors divers...

(Vinaya Pitaka, 239)

Mais l'un des points forts de cette excursion consistera en un arrêt à Rayong, la ville natale de Sunthon Phu (1786-1855), pour nous recueillir devant la statue de l'un des plus grands poètes thaïlandais. A la différence de ses prédécesseurs qui étaient tous des nobles ou des princes, c'était un homme du peuple. Sa réputation lui valut d'entrer en conflit avec les autorités. Il s'attira la colère du roi Rama III qui semble-t-il jalousait son talent. Poète bohémien, il connut la pauvreté et même la prison. Rompant avec la tradition du théâtre de cour dédié à la gloire du monarque, Sunthon Phu parle de la vie de tous les jours et montre le monde tel qu'il est. Il décrit les sentiments humains sans recourir à des archétypes stéréotypés.

En écoutant ses vers, nous découvrons le portrait du poète mais aussi notre propre portrait et celui de toute l'humanité. A l'image d'un voyage sans fin, la poésie de Sunthon Phu est une hymne admirative à la Nature dont l'homme est une parcelle. La spiritualité chez lui n'est jamais absente mais elle est toujours à visage humain :

*Laissez-moi devenir un moine plein de mérite
Un Bouddha omniscient, éveillé, car j'en ai fait le vœu.
D'alcool je peux m'en abstenir car l'alcool ne tue pas.
Pourquoi le fuir si l'on prétend en être libéré?
Il n'y a pas que l'alcool qui enivre, l'amour aussi rend ivre.
Les amoureuses pensées doivent-elles être réprimées, dites-moi?
L'ivresse due à l'alcool, jour ou nuit, se dissipe
Mais ce cœur plein d'amour s'enivre toutes les nuits.*

(Nirat Phu Khau Thong, 56-57)

Les vers de Sunthon Phu parlent un langage simple, celui du peuple. Peut-être en partie grâce à lui, le sourire du Bouddha veille toujours sur la Thaïlande. A Rayong, à Bangkok mais aussi à Pattaya. Le Bouddha n'est-il pas omniprésent ? Et plus particulièrement dans le cœur des êtres simples, de ceux qui ne se sont pas laissés abuser par les mirages de la facilité et le clinquant du monde moderne. La société thaïe est peut-être pervertie, corrompue mais derrière les apparences fuyantes, derrière le vernis de la modernité, l'âme du petit peuple est restée pure. C'est ce dont nous nous rendons compte lors de nos derniers instants à Pattaya. Superstition ou gage de protection, nombre de tuk-tuks sont décorés de l'image de Bouddha qui fait ainsi office de Saint-Christophe. Chaque hôtel, de passe ou non, possède sa maison des esprits. La plupart des habitants portent en amulette une effigie du Bouddha. Mais surtout, malgré son activité touristique, Pattaya compte malgré tout beaucoup de pagodes dorées. Au Sud de l'agglomération, au sommet d'une petite colline, émergeant au milieu de la forêt, un immense Bouddha domine de toute sa majesté l'ancien village de pêcheurs. Comme partout ailleurs, les thaïs viennent prier, faire des offrandes, tirer leur horoscope ou... libérer des oiseaux.

Nous savons également par notre guide que se trouve à Pattaya, l'une des universités les plus réputées du pays, le «Collège pour la diffusion du bouddhisme». Cet établissement qui reçoit des novices de tous les pays du Sud - Est asiatique est chargé de les initier aux arcanes du bouddhisme et de les former à leur future activité missionnaire. Quel miracle de trouver ici un tel centre ! Mais après tout la Thaïlande est le pays de tous les paradoxes. Nous décidons de prendre un taxi et de nous y rendre par nos propres moyens. Evidemment, nous avons quelque mal à nous faire comprendre des agences de tourisme et de chauffeurs de taxi qui veulent à tout prix nous faire visiter quelque zoo ou quelque centre d'élevage d'éléphants, ou nous proposer un safari. La première tentative sera d'ailleurs vaine. A peine arrivé sur place, le taxi, devant l'état apparemment désaffecté des lieux, rebrousse chemin avant que nous ayons le temps de réagir. «Ce n'est pas un bon endroit», nous explique-t-il dans un anglais approximatif. Sans doute persuadé que nous venons faire du tourisme, il nous conduit d'office vers un temple thaï conventionnel, rutilant au soleil de dorures certes mais tout à fait ordinaire et sans âme, comme il y en a des milliers dans le pays. Nous avons beaucoup de mal à lui faire comprendre que c'est bien au premier endroit que nous voulions nous rendre. Après quelques palabres il finit par accepter de nous y conduire. Ce n'est qu'en fin d'après-midi, après avoir visité quelques lieux dignes d'intérêt, que nous retournons enfin à notre destination première.

Un premier coup d'œil semble justifier les appréhensions de notre chauffeur. Nous avançons à travers un grand parc désert couvert de ronces et de broussailles, jonché de gravats voire de détritiques ou de papiers divers. Dans un coin rouille un tas de ferraille d'origine indéterminée. Les bâtiments sont sales, déserts, plusieurs vitres sont cassées et nul ne semble éprouver le besoin de les remplacer un jour. Est-ce une nouvelle ruine que nous sommes en train d'explorer ? Est-ce là l'université internationale qui nous avait été vantée ? Pourtant en nous avançant à l'arrière des bâtiments, nous finissons bien par rencontrer quelques moines s'adonnant à des activités de jardinage, mais n'en trouvons aucun capable de s'exprimer en anglais. Déçus, nous sommes sur le point de rebrousser chemin lorsque nous rencontrons un laïc avec lequel nous parvenons à échanger. Nous lui faisons comprendre notre intérêt pour le bouddhisme, notre espoir de trouver peut-être ici quelques ouvrages sur le dhamma. Aussitôt une étincelle semble illuminer ses yeux. Il nous fait pénétrer dans un bâtiment en meilleur état que les autres. Nous montons à l'étage où, dans une immense pièce, le long des murs couverts de boiseries, sont rangés des milliers de livres, tous en thaï malheureusement ! Nous sommes invités à nous diriger vers une véranda où un bonze d'un âge indéfinissable semble prendre le frais en contemplant le soleil bas, confortablement assis dans un rocking-chair. De l'aura d'autorité que dégage ce personnage, nous en déduisons qu'il s'agit sans doute de l'un des supérieurs du monastère. Fort aimablement, ce dernier nous invite à nous asseoir et à prendre un verre d'eau. Il s'enquiert des raisons de notre venue et nous pose quelques questions très générales. Manifestement, il est rare de voir des touristes en ces lieux. Il se propose de nous faire visiter le collège puis nous amène au bord de mer contempler le coucher du soleil. Nous finissons par comprendre qu'un nouveau temple en cours de construction doit s'élaner dans les flots comme la proue d'un vaisseau. Le centre que nous pensions en ruines est en fait en pleine rénovation. Ce qui explique la présence de ferrailles et de sacs de ciment un peu partout. Nous suivons notre hôte le long de la jetée. Faut-il y voir l'image de ce radeau grâce auquel le Bouddha nous aide à traverser l'océan des transmigrations : *Moines, je vous enseignerai le dhamma, la parabole du radeau pour faire franchir* (Majjhima Nikaya I, 134). Avec des mots très simples, le révérend nous invite à admirer la grâce d'une statue ou les derniers rayons du soleil. Ses propos semblent parfois dénués de sens : « Regardons si par hasard il n'y aurait pas une soucoupe volante dans le ciel ! » Ils sont en tout cas toujours pleins d'humour et d'émerveillement devant la beauté de la nature. Il s'en dégage une telle joie que peu à peu insensiblement, celle-ci se communique à tout le monde. Sans même m'en rendre compte je ressens brusquement ce même sentiment de paix et de sérénité que j'ai éprouvé bien des fois auprès des grands sages de l'Inde : Poonja, Amma... Ce sentiment qui ne trompe pas et qui est le meilleur critère pour reconnaître l'éveillé. Seul celui qui a trouvé la paix peut la diffuser autour de lui :

Heureux sommes-nous qui vivons, libres des biens du monde. En parfaite joie nous vivons, comme des dieux rayonnants...

Il est bon de contempler les Nobles ; leur compagnie est toujours bénéfique...

Choisis la compagnie des sages, des hommes de connaissance, sincères et vertueux.

Suis l'exemple de celui qui est bon et sage comme la lune qui suit le chemin des étoiles...

(Dhammapada, 200-206-208)

Le soleil s'est couché. Il fait encore jour, mais bientôt la lune va se lever pour suivre avec nous le chemin des étoiles. Le révérend nous invite à regagner les bâtiments du collège. Au passage, il nous montre une statue de Brahma. « Très, très ancien », nous dit-il, « Bouddha et

Brahma sont de bons amis». Puis il nous amène jusqu'à une vaste salle qui nous explique-t-il sert aux rituels et à la récitation des prières. Celle-ci est pleine de Bouddhas. Il nous propose même en plaisantant d'en emporter un avec nous. «Les résidents ne vont pas tarder à arriver, dit-il, vous verrez, c'est un spectacle magnifique.» Nous voyons en effet plusieurs moines en robe orange se suivre en file indienne, concentrés pour la méditation après une rude journée. Ce merveilleux spectacle de moines déambulant est indissociable des paysages de l'Asie profonde, tels que je les ai toujours imaginés. La noblesse de leur démarche est à elle seule tout un enseignement.

Nous n'avons pas vu le temps passer. Manifestement, bien qu'il n'en laisse rien paraître notre chauffeur commence à s'impatienter. Mais le révérend voudrait nous garder encore : «Restez pour la prière, dit-il. Après vous pourrez donner des cours d'anglais aux moines. Sûrement, ils aimeront cela !» Je sens que si nous nous laissons faire, nous risquons fort de rester pour de bon au monastère. Mais tel n'est ni notre destin, ni notre intention. «Le temps nous manque. Nous devons repartir !» Notre hôte acquiesce de bonne grâce sans tenter de nous retenir plus. Avant de nous quitter, il nous offre quelques livres en anglais sur le bouddhisme que l'on vient de lui apporter. Touché par son geste, je manifeste l'intention de faire un don à l'intention de son monastère pour le remercier de son accueil : «Non, non, me dit-il avec tact. Gardez votre argent, nous n'en avons pas besoin. C'est à vous qu'il sera certainement le plus utile pour les besoins de votre voyage.» C'est bien la première fois que je vois un moine refuser une aumône ! Il ne lui reste plus qu'à nous faire ses adieux avec un grand sourire. Je suis vraiment ému d'avoir rencontré un être aussi simple et désintéressé. N'est-ce pas lui qui m'a fait le plus beau des dons, celui du dhamma ?

Assis sur la banquette arrière du taxi qui nous ramène à notre hôtel, songeur, je consulte les livres qui viennent de m'être offerts. Dans la pile, je découvre avec joie un ouvrage de l'une des autorités spirituelles les plus respectées de Thaïlande. Il s'agit du bonze Buddhadasa Bhikkhu, héritier de la tradition des moines de la forêt. Réputé pour sa sainteté et son érudition, il attirait de son vivant les foules. Tout son enseignement pouvait se résumer en deux mots : «Soyez heureux !...» Auteur prolifique, il a publié plus de trois cents titres, dont celui que je tiens maintenant entre mes mains : Handbook for Mankind (Manuel pour l'humanité). Je tombe au hasard sur les lignes suivantes :

«Bouddhisme signifie «Enseignement de l'Eveillé». Un Bouddha est un être éveillé, qui connaît la vérité des choses, qui sait exactement ce qui est, et qui en conséquence est en mesure d'agir de la façon juste dans le parfait respect de chaque chose. Le bouddhisme est une religion fondée sur l'intelligence, la science, la connaissance, et qui a pour but la destruction de la souffrance et de la source de la souffrance. Toute forme d'hommage aux objets sacrés par l'intermédiaire des rites et des rituels, des offrandes ou des prières n'a rien à voir avec le bouddhisme. Le Bouddha rejetait tout cela comme étant insensé, ridicule et faux. Il rejetait également les êtres célestes, considérés par certains comme les créateurs des choses, et les déités censées demeurer dans les étoiles.

Contrairement à toute attente, notre séjour à Pattaya s'est révélé des plus féconds ! Même en enfer, le chemin de la Terre Pure n'est donc pas perdu. Malgré l'assaut du mal moderne, le sourire du Bouddha méditant sur un lotus illumine toujours le monde : *L'esprit du meilleur des hommes... est sans tache, comme le lotus nouveau dans l'eau boueuse, qui n'adhère pas à lui* (Lalitavistara). Cette fleur ne symbolise-t-elle pas justement tout ce que je viens de vivre ? Bien que ses racines s'enfoncent dans la boue, le lotus recueille la rosée du

jour. Bien que né de l'impur, il reste pur et offre aux rayons du soleil une fleur aussi magnifique qu'immaculée. Sa corolle reproduit le cycle de la perfection et son calice diffuse un frais et délicieux parfum. Le Nirvana est le samsara et le samsara est le Nirvana. Shakyamuni est d'abord un être comme tous les autres. Le pire des hommes lui-même ne possède-t-il pas l'état de Bouddha ? L'Eveil n'est rien d'autre que la transcendance de nos conditions impures. Bien qu'enracinés dans la boue du monde, rien ne nous empêche d'ouvrir la fleur intacte de notre esprit à la lumière de la vérité. Le gnostique garde son cœur pur et vit dans le monde sans être souillé par lui. Notre nature de Bouddha, celle d'avant notre naissance, est toujours vierge. La paix que nous éprouvons se répand autour de nous comme le parfum du lotus dont la fleur et le fruit éclosent en même temps. Telle est l'image dont se sert le Bouddha pour proclamer la diffusion de la Loi :

De même que dans un étang de lotus, parmi les roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, les unes n'émergent pas de l'eau et fleurissent au fond, - d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau, - d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, émergeant de l'eau, et l'eau ne mouille plus leur fleur : de même aussi, quand le bienheureux avec le regard d'un Bouddha jeta les yeux sur le monde, il aperçut des êtres dont les âmes étaient pures et dont les âmes n'étaient pas pures de la fange terrestre, des êtres d'un esprit vif et d'un esprit obtus, d'un caractère noble et d'un caractère bas, de bons auditeurs et de mauvais auditeurs, beaucoup qui vivaient dans la crainte à la pensée de l'autre monde et de leurs péchés. Et quand il eut vu ces choses, il adressa à Brahma Sahampati cette stance :

*Qu'elle soit ouverte à tous la porte de l'Eternité,
Que celui qui a des oreilles entende la parole et croie.*

(Vinaya, Mahavagga, I, 5. trad. Oldenberg-Foucher)

*

GLOSSAIRE

apsara : danseuse céleste.

bai sii : cérémonie du fil sacré.

Chedi : tour reliquaire, appelée également *stupa*.

dharma (sanskrit), **dhamma** (pali) : la Loi, l'Ordre cosmique, l'enseignement.

Farang : étranger.

Garbhagriha : chambre intérieure du temple.

Garuda : oiseau mythique, monture de Vishnou.

Gopis : bouvières, compagnes de jeu du dieu Krishna.

Gopura : salle de réception.

Karma : action, conséquence des actes.

Khantoke : banquet dans la région du Lanna.

Phi : esprit.

Kinnari : être mythique, moitié femme, moitié oiseau.

Klong : canal.

Kwan : âme.

Linga : voir shivalingam.

Mandapa : antichambre.

Mantra : prière, formule sacrée.
Merou : montagne mythique, demeure des dieux.
Naga : divinité serpent, symbole de l'eau comme de l'arc-en-ciel.
Nirvana : l'Eveil, l'extinction des passions et de la souffrance.
Paramita : vertu.
phra phi : maison des esprits.
Prang : haute flèche richement sculptée, typique de l'architecture khmère.
Prasat : palais à terrasse; tour servant de sanctuaire, d'origine khmère.
Rishi : voyant.
sai sin : fil de coton béni et porté en bracelet en signe de protection.
Samsara : cycle des vies et des morts; transmigration.
Sangha : la communauté bouddhiste.
Sanouk : faire plaisir, se faire plaisir.
Shikhara : flèche surmontant le sanctuaire des grands temples.
Shivalingam : symbole phallique de Shiva.
Soumerou : voir Merou.
Talapoin : du portugais *tala pao*, de l'ancien birman *tala poi*; terme signifiant monseigneur.
That : tour reliquaire typique du Laos.
tuk tuk : triporteur motorisé.
Viharn : salle principale du temple.
Wai : salut traditionnel thaï.

REFERENCES :

bouddhisme :

Christmas Humphreys, A popular dictionary of Buddhism, Curzon Press, Richmond, 1994.
 Lilian Silburn, Le bouddhisme, Fayard, Paris, 1977.
 René de Berval : Présence du Bouddhisme, Gallimard, 1987.
 Lalitavistara, trad. P.E. de Foucaux, Les Deux Océans, Paris, 1988.
 Ananda K. Coomaraswamy, La Pensée de Gotama, Le Bouddha, Pardès, Puisseaux, 1987.
 René Guyon, Anthologie bouddhique, C. Grès & Cie, Paris, 1924.
 Santideva, La Marche à la Lumière, trad. Louis Finot, Les Deux Océans, Paris, 1987.
 Buddhadasa Bhikkhu, Handbook for mankind, Supanit Press, Bangkok, 1989.
 M.L. Manich Jumsai, Understanding Thai Buddhism, Chalermnit, Bangkok, 1980.

Histoire :

W.A.R. Wood, A history of Siam, Chalermnit, Bangkok, 1994.
 Relation de l'Ambassade de Mr le Chevalier de Chaumont à la cour du roi de Siam,
 Chalermnit, Bangkok, 1985.
 Abbé de Choisy, journal du voyage de Siam, Chalermnit, Bangkok, 1985.
 Voyage des Ambassadeurs de Siam en France, Chalermnit, Bangkok, 1985.
 Monseigneur Pallegoix, Histoire de la Mission de Siam, Duang Kamol, Bangkok.
 E. Lunet de Lajonquière, Le Siam et les siamois, White Orchid Press, Bangkok, 1986.
 Karen Schur Narula, Voyage of the Emerald Buddha, Oxford University Press, 1994.
 Hans Penth, A brief history of Lan Na, Silkworm Books, Chiang Mai, 1994.
 Madeleine Giteau, Histoire d'Angkor, Kailash, Paris, 1996.

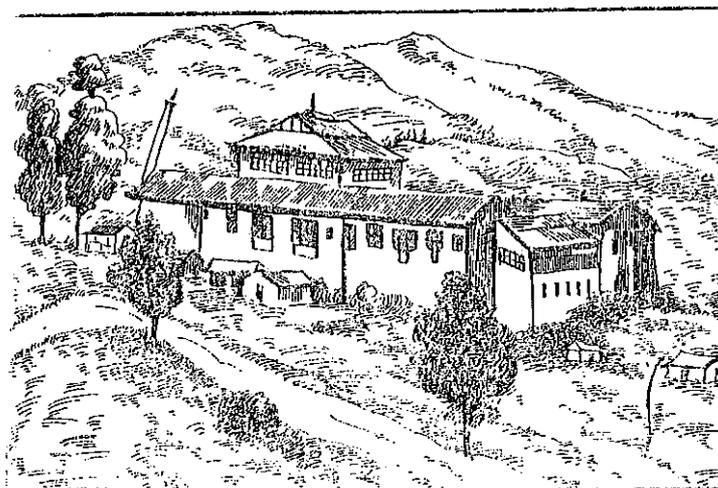
Littérature :

- M.L. Manich Jumsai, *History of Thai literature*, Chalermnit, Bangkok, 1992.
Klaus Wenk, *Thai Literature, An Introduction*, White Lotus, Bangkok, 1995.
Le Ramayana de Valmiki, trad. Alfred Roussel, Maisonneuve, Paris, 1979.
Ramakien, *The Thai Ramayana*, Naga Books, Bangkok, 1993.
Fénelon, *Œuvres, I, La Pléiade*, Gallimard, Paris, 1983.
Pierre Loti, *Un pèlerin d'Angkor*, Kailash, Paris, 1997.
Anatole-Roger Peltier, *Pathamamulamuli*, Suriwong Book, Chiang Mai, 1991.
Pira Sudham, *Monsoon Country*, Rother, Hailsham, Sussex, U.K., 1993.
Pira Sudham, *People of Esarn*, Shire Books, Bangkok, 1994.
Pira Sudham, *Tales of Thailand*, Rothershire, Bangkok, 1996.
Germaine Krull & Dorothea Melchers, *Tales from Siam*, Robert Hale, London, 1966.
Thanapol Chadchaidee, *Essays on Thailand*, Duang Kamol, Bangkok, 1995.

Guides :

- John Hoskin, *Thaïlande*, Olizane, Genève, 1991.
Luca Invernizzi Tettoni, *Chiang Mai*, Olizane, Genève, 1991.
Marc Villette, *Le guide de la Thaïlande*, M.A. Editions, Paris, 1990.
Gérard Pouradier, *La Thaïlande aujourd'hui*, Editions du Jaguar, Paris, 1992.
Yvon Chawviré, *Thaïlande, Voyageurs du monde*, Paris, 1993.
Folker Reichert, *Thaïlande, L'Iconothèque*, Ed. J.C. Lattès, Paris, 1990.
Michael Freeman, *Khmer temples in Thailand & Laos*, River Books, Bangkok, 1996.
Vittorio Roveda, *Khmer mythology*, River Books, Bangkok, 1997.
Writing from Asia, National Museum Volunteers, Bangkok, 1996.
Peter Rogers, *A Window on Isan*, Duang Kamol, Bangkok, 1989.
Peter Rogers, *Northeast Thailand*, Duang Kamol, 1996.

Yves Moatty



A PROPOS DU LOGION 112

En Russie pendant la première guerre mondiale, plus de trente ans avant que l'Évangile selon Thomas ne soit porté à la connaissance de l'occident, Gurdjieff après avoir vécu vingt quatre ans au contact des sages de l'Asie centrale, transmet sa Connaissance à son disciple Ouspensky et lui délivra, entre autres, l'enseignement suivant (tiré des « Fragments d'un enseignement inconnu » d'Ouspensky) qui résonne, pour nous, comme une paraphrase du logion 112 :

L'homme doit réaliser qu'il n'existe pas (p. 233). Cette compréhension doit être précédée de la destruction de ce mensonge à soi-même qui consiste pour un homme à prendre ses actions, même les plus mécaniques, pour des actes volontaires et conscients, et à se prendre lui-même pour un être un et entier (p. 398).

L'homme a cinq centres : intellectuel, émotionnel, moteur, instinctif et sexuel. Un développement prédominant de l'un ou l'autre de ces centres, aux dépens des autres, produit un type d'homme très unilatéral, incapable de tout développement ultérieur (p. 399). L'homme en lui-même n'est pas un, il n'est pas « moi », il est « nous », ou, pour parler plus rigoureusement, il est « eux » (p. 420). Chez un homme normal, bien portant, chaque centre fait son propre travail (p. 164).

Le principal facteur de notre esclavage, (c'est) le fonctionnement du centre sexuel à l'aide de l'énergie empruntée aux autres centres et le fonctionnement des autres centres à l'aide de l'énergie empruntée au centre sexuel (p. 363/364). Le Centre émotionnel prêche le christianisme, l'abstinence, l'ascétisme, la crainte et l'horreur du péché, l'enfer, le supplice des damnés, le feu éternel, et tout cela avec l'énergie du sexe (p. 365).

Gurdjieff est, là, dans la droite ligne du logion 112 : il condamne l'interdépendance entre l'âme (le centre émotionnel) et la chair (le centre sexuel).

L'assimilation du « centre sexuel » de l'enseignement de Gurdjieff à « la chair » de l'Évangile selon Thomas, est légitime car, dans la version française de l'Évangile selon Thomas, le mot « chair » traduit toujours le terme « *sarks* » qui, en copte, signifie tantôt « chair », tantôt « phallus », tantôt « sexe », tantôt même « viande ».

Ainsi, dans le logion 112, Jésus nous demande d'éviter que l'un de nos centres (en l'occurrence l'âme et la chair) ne fonctionne aux dépens des autres ; en effet, de telles interdépendances suscitant l'ego, l'ego ne peut commencer à disparaître qu'après que chacun de nos centres soit devenu capable de ne plus fonctionner qu'avec sa propre énergie.

Au logion 87 (*Misérable est le corps qui dépend d'un corps, et misérable est l'âme qui dépend de ces deux*), c'est la même locution « misérable est... » qui traduit deux termes coptes légèrement différents (« *outalaipôronpé* » et « *outalaipôrosté* »), gommant ainsi la nuance qui les distingue. En effet, « *talaipôron* » qui qualifie ici le corps, signifie « abstraitement misérable, tandis que « *talaipôros* » qui qualifie l'âme, signifie simplement « misérable ». Or la nuance entre les deux rappelle que le corps est une entité abstraite création illusoire de l'ego, alors que l'âme fait simplement partie de la manifestation au même titre que la chair (cf. *le je me suis manifesté à eux dans la chair* du logion 28).

D'ailleurs, au logion 112, au contraire du logion 87, c'est un même terme copte (« *ouoeièn* » traduit aussi par « misérable est... ») qui sert à interpeller la « chair qui dépend de l'âme » puis « l'âme qui dépend de la chair ». La chair et l'âme sont donc bien traitées au même niveau comme deux parties de la manifestation dont aucune ne doit prendre le pas sur l'autre.

Mais il y a plus : le terme copte « *ouoeièn* » qui, au logion 112, sert à interpeller la chair ou l'âme, signifie, non pas « misérable est... », mais « hélas pour... » ou « malheur à... »

Ainsi, si « le corps qui dépend d'un corps et... l'âme qui dépend de ces deux » du logion 87 peuvent être qualifiés de « misérables », « la chair qui dépend de l'âme » et « l'âme qui dépend de la chair » du logion 112 sont, elles, des malédictions.

Le logion 112 semble, ainsi, avoir une triple portée : malédiction contre les interdépendances qui suscitent l'ego, malédiction, bien sûr, contre les religions matérialistes qui prêchent aux hyliques l'asservissement de l'âme, malédiction, enfin, contre les religions monothéistes qui prêchent aux psychiques « l'abstinence, l'ascétisme, la crainte et l'horreur du péché, l'enfer, le supplice des damnés, le feu éternel,... tout cela avec l'énergie du sexe », en somme l'asservissement de la chair.

D'ailleurs que sont, par essence, les religions monothéistes sinon des conjugaisons d'egos qui s'inventent un dieu unique pour justifier leurs existences illusoires, et asservissent leur chair au risque de devenir hystériques, intolérants et dominateurs ?

Les religions monothéistes ne sont pourtant pas les seules à prôner le fonctionnement des centres supérieurs aux dépens de la chair. La technique hindoue d'« éveil de la kundalini » ne recommande-t-elle pas de sublimer l'énergie des centres inférieurs, dont le second, le *svâdhsthâna*, est situé près du sexe, vers les centres supérieurs dont le premier, l'*anâhata* est à la latitude du cœur ?

Écoutons ce qu'en dit encore Gurdjieff : « *Kundalini n'est à aucun titre quelque chose de désirable ou d'utile pour le développement de l'homme... En réalité, Kundalini est la puissance de l'imagination, la puissance de la fantaisie, qui usurpe la place d'une fonction réelle* » (p. 311), « *Kundalini est cette force qui a été introduite dans les hommes pour les maintenir dans leur état actuel ... Kundalini est cette force qui les maintient dans un état d'hypnose* » (p. 312).

En somme, de l'orient à l'occident, l'asservissement de la chair à l'âme est le péché originel des religions monachistes ou monothéistes et il appartient aux gnostiques de faire en sorte que ce lien abusif de subordination générateur d'egos névrosés soit enfin rompu.

Michel



CONJONCTIONS

« Conjonctions » car, lorsque l'on surfe sur les dires des éveillés de toutes origines et de toutes époques, on observe de nombreuses conjonctions semblables à celles des astres entre eux. !

Avant les mots, vous êtes, soyez juste ça ! Sri Nisargadatta (S.N.)

A invoquer ton nom, je suis devenu Toi. Kabir (K.)

Et debout, ils seront Monakhos. Evangile selon Thomas (log. 16)

Vous vous y connaissez en parlottes. Je suis là à parler d'une connaissance au delà du phénomène, et vous en êtes à essayer de comprendre à l'aide de mots et de concepts du monde du phénomène... Laissez tomber tout ça et mettez votre « Etre Moi » en question comment êtes-vous arrivé à l'existence. (S.N.)

Je me suis tenu au milieu du monde ... Je les ai trouvés tous ivres; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif... (log.28)

...Ils sont tous ivres et nul n'est éveillé ... Le yogi se grise dans sa méditation et le pandit à lire ses puranas, l'ascète se grise de son ascèse et le renonçant à cause de son ego... (K)

Au début de votre quête spirituelle, vous rejetez l'entité corps - esprit en disant: "Je ne suis pas cela." Puis, vous arrivez au « Je suis » sans rien d'autre, sans mots, puis vous êtes le Tout. (S.N.)

Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ; et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé, et il régnera sur le Tout. (log. 2)

L'Un entre dans le Tout. Le Tout entre dans l'UN. Kabir entre dans la gnose où l'UN est sans second ! Qui sert l'Un sert toute chose, mais si l'on sert toutes choses, alors l'UN disparaît !...Il n'y a plus rien à dire car j'ai dit tout ce qui pouvait l'être !

Il ne reste que l'UN, tout autre a disparu et la vague est retournée à l'océan !... (K.)

C'est seulement parce ce que j'ai réalisé pour moi-même ma non-réalité que je sais que vous aussi vous êtes irréels. Je ne dis pas parce que je suis réalité, vous êtes non-réalité. Je dis : parce que je suis non-réalité, tout est non-réalité. (S.N.)

Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée. (log. 83)

Quand notre spiritualité se développe, notre identification à l'individualité corps-esprit diminue, et notre conscience atteint la conscience universelle. C'est comme le vent : il souffle pour personne en particulier. (S.N.)

...Je suis le Tout.

*Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi... (log. 77)*

Je suis en tout, tout est en Moi.

*Je suis, nul n'existe hors de moi.
Je suis partout dans les trois mondes
et le cycle des vies n'est que mon jeu à moi... (K.)*

Celui qui s'est vraiment mis en question et qui est arrivé à la connaissance, n'essaye jamais de se mettre en travers du jeu de la conscience. Il n'y a pas de créateur à l'intellect puissant, tout ce jeu se fait spontanément, il n'y a pas de plan, alors n'essayez pas d'imposer le vôtre, de tout changer, laissez tout ça tranquille. (S.N.)

... L'homme ne les laissa pas arracher l'ivraie, de peur, dit-il, que vous n'alliez en disant : nous arracherons l'ivraie, et que vous n'arrachiez le blé avec elle... (log. 57)

Vous êtes le Brahman qui se manifeste. Je vous ai maintes fois expliqué ce qu'est votre nature véritable, mais vous revenez toujours à l'identification avec le corps-esprit. Nous en sommes arrivés au point où il faut que cette identification cesse (S.N.)

Bien des fois vous avez désiré entendre ces paroles que je vous dis, et vous n'avez personne d'autre de qui les entendre. Il y aura des jours où vous me chercherez et ne me trouverez pas. (log. 38)

Quand vous connaissez votre nature vraie, la notion de « Je suis » persiste, mais elle perd ses limites. Il ne vous est pas possible d'acquérir la connaissance, car « vous êtes » connaissance. Ce que vous recherchez est déjà là, c'est vous ! (S.N.)

*Si les gens vous disent :
d'où êtes-vous ?
dites-leur :
Nous sommes venus de la lumière,
là où la lumière est née
d'elle-même.
Elle s'est levée
et manifestée dans leur image. (log. 50)*

*A l'origine, Allah a créé la lumière
et d'elle sont issus tous les êtres humains.
D'une unique lumière est né le monde entier.
Pourquoi donc distinguer entre bons et mauvais ! (K.)*

En m'écoutant, vous allez retourner à votre état d'origine avant votre venue au monde. Ça va arriver dès maintenant et en dépit de votre existence naturelle. Je m'exprime différemment maintenant, au niveau plus élevé... (S.N.)

Regardez vers Celui qui est vivant tant que vous vivez, de peur que vous ne mouriez et ne cherchiez à le voir ; et vous ne pourrez pas voir. (log. 59)

...Naissance, parents, tout n'est qu'illusion. L'identification au corps-esprit est un accident... (S.N.)

Ceux qui en ces lieux font le vouloir de mon Père, ce sont eux, mes frères et ma mère. (log. 99)

L'homme s'est égaré sur les chemins du monde.

Ils sont nombreux à réclamer ce corps.

Père et mère disent : c'est notre fils.

Ils l'ont nourri à leur seul avantage !

La femme dit : c'est mon mari

Tigresse prête à le déchirer... (K.)

Il y a beaucoup de chercheurs spirituels qui essayent de gagner leur place au paradis... Moi, je n'ai rien cherché qu'à y voir clair. Je n'étais pas conscient que la conscience était tout le temps là, et soudain, j'ai pris conscience que je suis ça... (S.N.)

Si ceux qui vous guident vous disent :

voici , le Royaume est dans le ciel,

alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;...

Mais le Royaume, il est le dedans

et il est le dehors de vous.

Quand vous vous serez connus,

alors vous serez connus... (log. 3)

O Kabir, le daim cherche dans la forêt

le musc caché dans son nombril.

Et l'homme cherche ailleurs

Celui qui est dans son cœur... (K.)

Cette réalité est au delà des mots. C'est « Parabrahman », l'absolu suprême, mais c'est seulement un mot. Il faut bien utiliser un mot pour pouvoir communiquer... (S.N.)

Connais Celui qui est devant ton visage, et ce qui t'est caché te sera dévoilé... (log. 5)

Il n'y a qu'une chose à comprendre, c'est que vous êtes le sans-forme, l'au-delà du temps, le non-né. C'est parce que vous vous identifiez comme entités corps-esprit que votre conscience universelle croit qu'elle est mortelle. Personne ne meurt parce que personne n'est née. (S.N.)

Heureux celui qui était déjà

avant d'exister.

Si vous êtes mes disciples

et entendez mes paroles,

ces pierres vous serviront... (log.19)

C'est parce que la conscience ne naît ni ne meurt que ces millions de formes sont créées et détruites, le processus est sans fin. Comprenez que vous êtes cette conscience universelle sans limite... (S.N.)

... Vous avez en effet cinq arbres dans le paradis qui ne bougent ni été ni hiver et leurs feuilles ne tombent pas. Celui qui les connaîtra ne goûtera pas de la mort. (log. 19)

Qui meurt ? Qui naît ?

Qui donc obtient le ciel et qui obtient l'enfer ?

*De l'inconditionné viennent les cinq éléments,
bien que manifestés, ils sont toujours en Lui.*

*Ils se sont séparés, puis résorbés en l'UN
sans laisser nulle trace ni le moindre désir !*

La jarre est dans l'eau et l'eau est dans la jarre. Dehors et dedans c'est toujours la même eau.

La jarre s'est brisée, l'eau s'est mêlée à l'eau.

Telle est la vérité proclamée par les sages ! (K.)

La plupart d'entre vous ne veulent pas aller au delà de l'identification avec une entité, avec un corps. Cette identification, changeante depuis l'enfance jusqu'à maintenant et qui continuera de changer avec le temps qui passe, est purement saisonnière. (S.N.)

Les jours où vous voyez votre forme, vous vous réjouissez. Mais lorsque vous verrez vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent ni ne se manifestent, ô combien supporterez-vous ! (log. 84)

Si au niveau du fonctionnement du manifesté, vous acceptez quelque chose comme étant un événement particulier, alors cela va vous affecter en tant qu'individu. Si par contre vous appréhendez les choses non pas en tant qu'individu, mais au niveau du fonctionnement global, alors vous êtes libre de tout ce qui arrive. (S.N.)

Les cieus s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur... car Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui. (log. 111)

Nous avons cette conviction que je suis, que j'existe, que je suis vivant. C'est la conscience qui donne cette conviction et la conscience n'est pas consciente d'elle-même sans le corps. La conscience, c'est la saveur de cette forme physique. Sans la forme, la saveur est perdue... Quand on comprend cela, où est l'individualité ? Cette individualité est la manière d'être du manifesté. (S.N.)

Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille, mais si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles... (log. 29)

Les gens venaient ici dans l'espoir de résoudre leur problème... Je leur disais : « Le fait même d'être venu signifie que votre problème va être résolu ». Maintenant, vous êtes tous ici, qu'est-ce qui vous attire ? C'est votre être. Cet endroit vous attire à cause d'une certaine qualité en vous. Ce n'est pas une attraction mondaine qui vous amène ici. Ce qui vous attire, c'est d'être dans votre demeure éternelle, votre vrai chez vous. Quand vous avez ce désir, vous venez ici. (S.N.)

Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,

et ce que l'oreille n'a pas entendu,

et ce que la main n'a pas touché,

et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. (log. 17)

La conscience n'est ni mâle ni femelle, elle est lumière. (S.N.)

Quand vous ferez le deux UN... afin de faire le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle,... alors vous irez dans le Royaume. (log. 22)

Vous devez ressentir le besoin profond de vous connaître. La grâce est là, toujours. Ce que vous êtes, ne lui donnez pas de forme, de plan, si vous êtes, tout le reste est. La dévotion aux livres ne vous mènera nulle part. Soyez votre soi, seulement la dévotion au soi, l'adoration du soi. Adorez la connaissance « Je suis ». (S.N.)

*Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout. (log. 67)*

*Quand vous êtes ancré dans votre propre Soi, l'autre n'existe pas, vous êtes le Tout. Si vous demeurez dans votre Soi, vous êtes semblable à l'espace et il n'y a plus de dualité...
Si vous êtes semblable à l'espace, pourquoi aller quelque part ? L'espace qui est ici est aussi partout ailleurs. (S.N.)*

...Vous sondez le visage du ciel et de la terre, et Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas, et ce moment-ci, vous ne savez pas l'apprécier. (log. 91)

*La spiritualité n'existe pas, il n'y a que la vie dans le monde, le jeu des cinq éléments. Vous n'êtes pas plus que du végétal. L'herbe pousse, les êtres humains poussent aussi !...
Mais vous ne vous mettez pas en question, vous êtes des intellectuels. ... Même dans le domaine de la spiritualité, vous continuez à faire dans l'intellect, vous vous préparez des friandises avec vos concepts et vous les savourez. (S.N.)*

*Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-même,
et si vous priez,
vous serrez condamnés, et si vous donnez l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits ; ...
... ce qui entrera dans votre bouche
ne vous souillera pas,
mais ce qui sortira de votre bouche,
c'est cela qui vous souillera. (log. 14)*



André

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LE CORPS

Ce corps, toujours sur la brèche, sollicité sans relâche, toute la nuit, pour accueillir mes appels comme si mon aspiration était liée à sa respiration.

Curieuse et merveilleuse coïncidence que cette rencontre du permanent et de l'impermanent, de l'immuable et du fugitif. Chance inouïe que cette rencontre et ce contact, à travers les millénaires, du non-temps et du temps. Là où la connaissance apprend qu'elle est connaissance, là où je me reconnais grâce à la conscience non déviée de ce corps venant à la rencontre de ma conscience, s'immergeant en elle pour ne laisser subsister que ma conscience une et indivisible.

Je vis l'annonce de la rencontre comme une alerte qui m'interpelle. Je vis l'attente de la rencontre. Je vis la rencontre. Je jouis de ses bienfaits. Je m'émerveille d'être l'unique dispensateur et l'unique bienfaiteur de faveurs toujours renouvelées : Je m'abreuve, me parfume, me délecte, me déploie avec délice et me savoure avec volupté. Mais je m'émerveille tout autant de me reconnaître dans la conscience de ce corps, de m'y reconnaître totalement, nullement différente de la mienne. Il me plaît de la solliciter à ma guise. Je l'ai du reste détachée et libérée des tâches où elle s'investissait comme les consciences personnelles.

Dans cette harmonisation, j'ai, d'un côté invalidé le corps par le truchement de la maladie pour le rendre plus disponible et plus attentif à mes appels et de l'autre, je l'ai retiré du monde qui continuait de le solliciter. Il ne conçoit pas du reste de servir un autre maître. Ne cherchant pas à se signaler, il assume sa tâche comme un vigile sans état d'âme, n'aspirant qu'à continuer à se vouer à ma révélation et à se fondre dans la béatitude de ma reconnaissance. Il ne tient à rien, ni à personne, mais personne ne le dérange. Sans point d'ancrage, il cherche néanmoins spontanément l'autre où je peux le requérir sur-le-champ. Il compte du reste sur moi plus que sur lui pour ménager des plages de jeu où la complicité soit à l'abri des regards indiscrets.

Lorsque j'émerge du repos dans mes alternances simultanées (alternance dans la rencontre, simultanée dans l'état) d'inconnaissance et de conscience, je le sais présent, mieux, prévenant, ayant tout disposé pour que le bonheur de me retrouver moi-même soit sans ombre.

Du reste sa présence et la mienne ne sont jamais concomitantes. Comment pourrait-il subsister en ma présence ? Cependant, sa trace est sans repère ; c'est un sillage de lumière qu'efface aussitôt ma lumière.

Ici, je suis au cœur de mon mystère, à la frange du vivre et du dire, là où le vivre sourd comme un frémissement et requiert une attention amoureuse passionnée et le dire non moins attentif ni fervent mais cheminant sans hâte ni retenue dans son élan spontané. L'attention est au centre du vivre et du dire. Par la voix du corps, j'annonce le vivre, je l'inaugure, je le hâte, je l'accomplis, je le parfaits, cependant, avant la pulsion initiale amenant le son, puis la formulation, je suis dans mon état originel d'inconnaissance. Je suis dans l'état antérieur à ma conscience d'être. Je vis sans être conscient de vivre, c'est la vie sans partage. La vie du petit enfant n'est pas une vie au rabais. Le vivre est donc premier par rapport au dire. Le dire saisit ce qui surgit et se déploie ; il est le produit de la source. Il ne peut être la source même. Le verbe ne peut rendre compte de ce qui est en amont de lui. Je peux, étant donné ma nature, dont l'essence est lumière, uniquement, totalement, absolument lumière, je peux dis-je faire état de mon identité ultime, attester, grâce à cette voix vouée à ma révélation, que je suis lumière. Mais dire ce que je vis antérieurement à son expression, c'est recourir à ce qui est déjà là, éternellement présent et vivant. Ainsi je vis l'éveil avant de pouvoir l'exprimer. Dès que je m'y emploie - et il n'est pas de délectation plus savoureuse que de s'y adonner - je remonte vers la source du dire, je me noie dans l'indicible tout en faisant reculer les frontières du connu.

Dire mon aventure attise le feu de ma passion; le dire par la voix reconnue de ce corps qui assure son office mais sans porter ombrage à mon indissoluble unicité voilà la réussite totale du dire au bénéfice du vivre.

Emile



L'Illusion

Pour André, en souvenir *d'Alphaville* !

C'est toujours la même projection interrogative : « et maintenant, d'ici, où aller ? »

Et toujours sera figurative la réponse : une succession d'images tramant l'histoire des choses et des êtres où chacun, au-delà de sa fonction organique, croit devoir s'octroyer, autant que faire se peut, le rôle principal, c'est-à-dire celui de conduire l'action !

Où chacun, à sa hauteur, va s'instituer maître du jeu.

Et d'abord maître de la matière comme, censément, de l'esprit ; sans pourtant jamais avoir le pouvoir de saisir l'unité de l'une, de l'un et de lui-même.

De là, sa persistance à rapporter restrictivement le paysage au personnage, saint ou héros, dont conserver intacte, comme sur fresque vivante, l'empreinte d'une destinée dès lors immémoriale !

En vérité, d'une illusion produite hors le champ de l'inapparent, dont il est cependant le contenu autant qu'il le contient.

Et qu'il ignore.

Et qu'il pressent parfois, mais cherche à suppléer, plutôt qu'à retrouver, encore par le moyen de la lanterne magique qui invente sa silhouette et, l'apposant sur l'anonymat, l'impose à tous les regards !

A tous les miroirs.

Quand il suffit, pour voir, de fermer les yeux.

Jacques

RENCONTRE

Séminaire de juin 1999, le silence prit la parole

« Heureux les amis qui savent se taire ensemble », aimait à dire Emile après que le silence se fut installé au sein et au centre de l'assemblée des Métanoïa réunis dans son bureau, comme cela advenait fréquemment, tant il est vrai et vérifié que la Parole, déliée des manoeuvres manipulatrices du mental-ego, vient du silence et l'instaure. Heureux avons-nous été, à nouveau, dans ce même bureau, lorsque le silence prit la parole pour dire sans mots l'indicible, et avec quelle tranquille intensité. Ces échanges ayant été animés par la soif et l'ivresse de l'Unique, la douce autorité de la présence ne rencontra plus d'obstacles, le centre de chacun n'étant qu'un seul et même centre, ou plus exactement, le centre illusoire de chacun disparaissant totalement pour ne laisser subsister que ce qui est. L'occasion d'une pareille connivence est suffisamment rare, tellement riche tout en étant impossible à programmer pour mériter ce court hommage. Cependant, en l'évoquant de la sorte, je sollicite soit la mémoire soit l'imagination, et il y a en cela comme une tromperie. C'est en l'absence du passé et de l'avenir que le silence révèle sa vacuité-plénitude, dans un présent occupant toute l'attention comme nous l'a rappelé Maître Jyoji, bouddhiste Zen, ami d'Emile et Monique, en se joignant à nous. Le Zen est fondé sur la pratique, simplifiée à l'extrême, mettant délibérément de côté toute explication, reconnue vaine et inefficace. Ce sont le corps et le souffle qui sont au centre de la méthode. Celui qui a connu le monde (tel qu'il est dans sa nature) a trouvé le corps (dans sa fonction ultime).

Le mythe d'Orphée vient cependant nous rappeler que si telle méthode a sa part d'efficacité dans la saddhana, aidant au travail de découverte de l'ignorance, il n'y a pas de métanoïa sans traversée des enfers, sans remise en question brûlante et engagée des racines et fondements de l'ego et de ses liens, dans le corps et dans le centre de l'être. La gnose est une totale aventure, au sens aujourd'hui perdu où l'on y joue sa vie, que d'ailleurs il faut perdre si on ne veut pas se contenter du menu du festin, où elle n'est pas. Le danger permanent demeure l'intellectualisation de la démarche. Comment faire pour ne pas tomber dans le piège, succomber à sa séduction aux facettes multiples ? La voie de la Connaissance, ou Gnana, est dite voie abrupte, la plus directe. Nisargadatta qui en est l'un des grands Maîtres dit qu'elle évite les détours et pertes de temps, pour peu que l'adepte présente les qualités requises. En effet le temps dont nous disposons est court, il n'y a pas lieu de s'égarer dans des chemins progressifs si le destin nous a mis en contact avec la voie Gnana. Dans cette optique, les mythes ont un rôle secondaire, d'éclaircissement ou de confirmation. Au centre se trouve et se maintient la Parole agissante. Nisargadatta dit : *les mots ont tout fabriqué, et ma parole détruira tout*. Les mythes sont des fabrications romancées et imagées qui illustrent l'aventure initiatique intérieure. Ce sont les images de la lumière du Père. Ils donnent lieu à d'interminables conflits d'interprètes. Pour l'adepte de la voie abrupte, ils sont bien peu savoureux, comparés à l'efficiace sans limite de la Parole sans intermédiaire, se passant des images, Lumière qui cache les images : « *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* ». « *Vous êtes la suprême réalité* ». « *Celui qui sera petit connaîtra le Royaume* », etc., etc...

Christian

TAIKAN ,JYOJI ITINERAIRE D'UN MAÎTRE ZEN VENU D'OCCIDENT

Lors du dernier séminaire de Marsanne, nous avons tous apprécié la présence de Maître Taikan JYOJI qui nous a séduit par son humilité et sa simplicité ainsi que par la spontanéité et le caractère direct de ses réponses. Avant de devenir maître zen, Georges Frey, parti à l'origine au Japon pour y suivre des études d'architecture, a passé sept longues années de 1968 à 1975 au monastère de Shofuku ji à Kobe, réputé l'un des plus durs du Japon, sous la direction de Yamada Mumon Roshi, maître de la lignée Rinzaï. C'est ce dernier qui, estimant son élève devenu suffisamment mûr, lui demanda de retourner en Europe pour tenter d'y implanter la tradition zen. Maître Taïkan Jyoji dirige actuellement le centre zen de la falaise Verte en Ardèche. Auteur de plusieurs ouvrages sur le zen, il a également rencontré à de nombreuses reprises Emile Gillibert, dont il est devenu un ami proche.

Alors qu'il n'avait jusque là fait plus d'une demi-heure de zazen (méditation assise en posture de lotus), le jeune occidental se trouva d'emblée plongé dans la pratique intensive des sesshins (sessions comportant outre des moments de samu, travail manuel, de nombreuses séances de zazen et ne s'interrompant que pour quelques heures de sommeil la nuit). On se méprend souvent en occident sur le sens de la méditation dans le zen. Le Petit Robert donne du mot « méditer » les deux définitions suivantes : « soumettre à une longue et profonde réflexion » ; « penser longuement (à propos d'un sujet) ». Autrement dit, en français, méditer c'est réfléchir profondément, donc se livrer à une activité mentale. La méditation zen est au contraire d'abord physique. Le zazen (Zen en position assise) est une école de respiration dans la posture du lotus. Les premiers essais dans cette voie sont forcément douloureux. Non seulement par manque de souplesse, mais également du fait d'une nécessaire adaptation, ou réadaptation, musculaire. Pratiquer de façon prolongée la posture du lotus entraîne un travail sur des muscles d'ordinaire rarement ou mal sollicités notamment ceux du dos.

Alors que le débutant s'attendait à ce que la douleur s'apaise après l'interruption qui suit chaque zazen de façon à aborder la suivante frais et dispos, il dut vite déchanter. C'était l'inverse qui se produisait : la douleur éprouvée lors d'une séance s'ajoutait à celle éprouvée lors de la précédente et ainsi de suite jusqu'à la fin de la journée. Et le lendemain, rebelote: la douleur de la journée s'ajoutait à celle de la veille et ainsi de suite jusqu'à la fin de la sesshin. La douleur était telle qu'il craqua et se mit à pleurer, jour après jour jusqu'au dernier zazen. Lors de la sesshin suivante, la douleur réapparut aussi intense que précédemment. Désespéré de constater l'absence de tout progrès, n'en pouvant plus il se mit à haleter comme un chien et brusquement au bout de quelques minutes la douleur disparut, laissant place à un état agréable. Cet état ne dura que quelques instants, mais désormais son attitude vis-à-vis de la douleur avait radicalement changé. Il s'était brusquement rendu compte que c'était l'ego qui paniqué souffrait le plus et que la souffrance corporelle n'était finalement pas si insupportable. Dès lors, au lieu de craindre la douleur, et donc de rajouter une pensée, une émotion sur celle-ci, il lui suffisait de faire corps avec elle non pas pour éviter de souffrir, mais pour prévenir la douleur d'avoir le dessus.

Autre pratique, tout aussi mal comprise en occident, le Koan, pratique spécifique mais non exclusive de l'école Rinzaï. Terme chinois signifiant « archive publique », équivalent de loi ou d'enseignement de sagesse, le Koan est une sorte de question absurde, d'énigme posée par le maître, tel un sphinx, à l'esprit du disciple. Une telle question ne suppose aucune réponse logique, rationnelle, intellectuelle. Si le mental s'en mêle, l'esprit du disciple

s'emmêle et c'est la confusion la plus totale. Le Koan suppose que l'on s'investisse de tout son coeur, de toutes ses forces dans la recherche de la solution. Le Koan implique une concentration totale, de tous les instants. Plus de place pour la moindre pensée, toute pensée est ramenée à l'énigme totale. Chaque soir le disciple propose sa solution au maître et chaque soir le maître répond : « Non, ce n'est pas cela, ce n'est pas encore cela ! Cherchez encore ! »

Le Zen est d'abord pratique individuelle, expérience propre à chacun. Les mots ne peuvent cerner une telle voie, tout au plus indiquer la direction. Ce n'est que lorsque le mental fait silence, qu'apparaît notre véritable nature, celle de Bouddha et que resplendit notre visage originel, celui d'avant notre naissance :

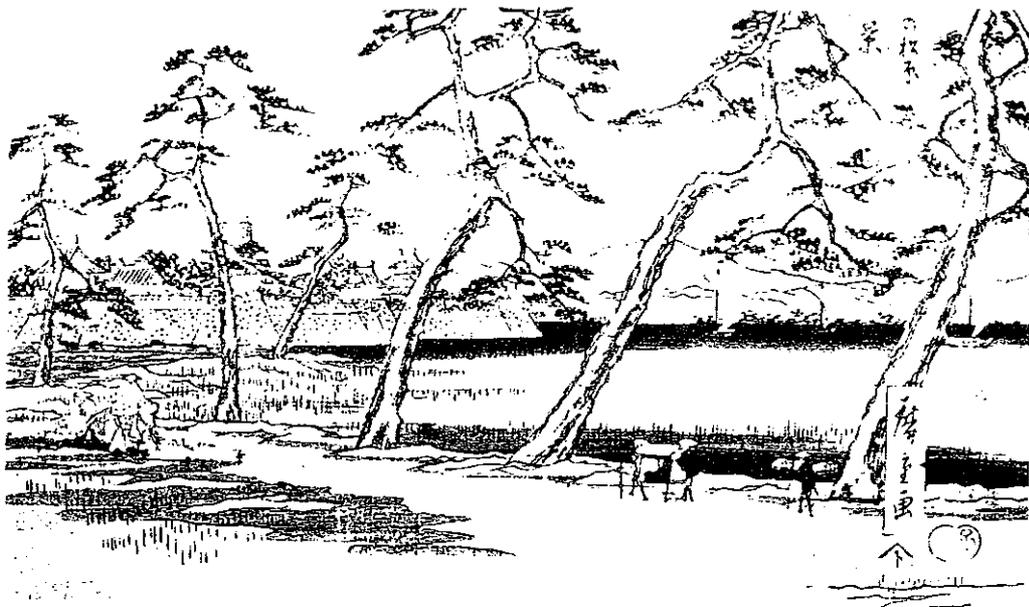
La vérité ne se trouve pas dans les mots qui la décrivent !

Le zazen ne se trouve pas dans la description qu'on en fait !

Faire Zazen, c'est tuer le mot. « Tuer le mot » cela veut dire : Quand on inspire, on inspire le vide. Quand on expire, on expire le vide. Malheureusement, c'est terriblement difficile de s'approcher du vide. Faites en sorte que chaque zazen soit un bond dans l'inconnu !

Maître JYOJI est l'auteur des ouvrages suivants :

- Itinéraire d'un Maître Zen venu d'occident, Calmann-Lévy
- Au Coeur du Zen, Le Courrier du Livre
- La Source du Vide, Le Courrier du Livre
- Zen et Zazen, Le Courrier du Livre
- Exhortations Zen, Le Courrier du Livre



POESIE

*la splendeur des îles est un reflet
dans le regard des voyageurs*
Riel Debars

tes yeux en lagon bleu
s'enroulent avec la vague
plus loin que l'horizon
est ton désir inassouvi

toi qui parles aux nuages
tu n'en vois pas un seul
toi que bercent les flots
tu n'entends pas un bruit

écume seule à me dire
au seuil de mon éveil
qu'il n'est qu'un seul voyage
aux confins de soi-même

et qu'au jour du retour
dans la saveur du vent
tu n'as qu'un seul visage
tes yeux offerts en lagon bleu



Yves

Ce n'est pas le sommet qui touche au ciel

Mais le pas qui conduit au sommet

Et le souffle qui accompagne le pas

Jacques



Ce corps s'est mis longtemps à l'écart, subjugué par un appel irrésistible.

Il est maintenant rendu à l'évidence que je parle par sa bouche, toute distance abolie. Ma présence correspond à son absence et lorsque je parle sa voix est ma voix. Il trouverait inconcevable et intolérable que je ne la revendiquasse point. Grâce à lui, je me vis et je me dis. C'est le bonheur qu'ignore le psychique prisonnier de sa mémoire et de ses rêves, le bonheur

*de percevoir sans interpréter
de sentir le souffle vital sans penser qu'il va cesser
de courir sans vouloir aller plus vite
de se sourire dans la glace sans penser au sourire du
Bouddha*

C'est faire confiance à l'intelligence admirable qui régit le cosmos.

*C'est vivre ce qui surgit
C'est laisser surgir ce qui vit
C'est être l'occasion de la prise de conscience de la vie
C'est être l'occasion de l'actualisation du vivant
C'est être le vivant et se donner la joie de le reconnaître.*



Emile
10.1992